

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

AOUT 1757.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

— — — — —
M D C C L V I I

r

.

c



r

r

p

v

.

.

.



JOURNAL HELVETIQUE,

AOUT 1757.



L'ABEILLE LITERAIRE

X. ESSAI.

Fin de la Dissertation sur la PROVIDENCE.

Atqui sic habet !

La chose est certainement ainsi.

HORAT. Sat. 9. L. 1.

LEs misères humaines tournent-elles à notre avantage ? Entrent-elles dans le système de la Providence ? N'est-ce pas enfin parce qu'on est Home de bien qu'on est exposé à beaucoup d'épreuves. Ce sont là *Mon cher Céladon*, les trois derniers Articles, qui nous restent à discuter, pour fermer la bouche à l'Impie ?

Qu'on est éloquent, dès qu'il s'agit de peindre les malheurs de l'Home. On le prend dès le berceau, & l'on s'écrie après ROUSSEAU.

*Que l'Homme est bien , durant sa vie ,
Un parfait Miroir de douleurs ;
En naissant , il pleure , il crie ,
Et semble prévoir ses malheurs.*

On entre ensuite dans le détail des maux attachés à la nature , des maux qui sont la suite de ses excès , des persécutions auxquelles il est en Butte , des contradictions inévitables qu'il rencontre à chaque pas. Il meurt enfin.

C'étoit bien la peine de naître!

Telles sont les plaintes amères , & les injustes murmures des Enemis de la Providence. Prouvons leur donc en deux mots , que ces misères mêmes ont leur utilité.

Nil sine magno

Vita labore dedit mortalibus

dit un excellent Poëte ; ce qui revient à ce Proverbe si souvent répété : *On n'a rien sans peine.* Jettés les yeux sur la nature , & découvrés y partout les précieux avantages du travail. C'est du sein des fatigues que vous verrés éclore presque tous les Trésors naturels. La Terre est une Avare : Il lui faut arracher ses biens. Que le Laboureur préfère une tranquile indolence aux pénibles

travaux de l'Agriculture ; hérissée de ronces & d'épines, elle ne lui offrira ni fleurs, ni fruits. Laisées pendre la grappe de raisin au Sep qui la vit naître, elle sèche & ne sert à rien : Le Pressoir seul lui fait distiller un Nectar délicieux. Tels sont aussi les degrés par lesquels la Providence nous conduit à son but. Entraîné par ses Penchans, séduit par un Monde enchanteur, ébloui par la Vanité, enchainé par l'Usage, notre Cœur s'écarte à chaque pas de la seule voie qui soit digne de l'Home. Qui pourra donc nous rappeler à nous mêmes ? Les misères & les afflictions ; c'est à elles à nous faire sentir qu'il n'y a point de bonheur solide à espérer dans la Vie présente. C'est donc pour notre avantage, que Dieu nous frappe. Hé qu'a-t'il besoin de nous affliger pour lui même ? Les cruelles amertumes que nous éprouvons, peuvent-elles contribuer à sa gloire, ou cimenter sa félicité. Il n'appartient qu'à un Maître jaloux ou à un Tiran soupçonneux, de prendre plaisir aux coups douloureux qu'il porte.

Que retirons nous au contraire des plaisirs ? Une Santé chancelante, un dégoût réel, un funeste étourdissement, une l'étargie profonde. Que nous aprennent-ils ? A vivre dans le comerce des sens & des pas-

sions , à voir nos égaremens d'un œil tranquile , à sacrifier enfin les plus grandes espérances , à l'Idole du Monde. Il est donc nécessaire pour nous , que les misères humaines se fassent sentir de tems en tems , & viennent nous crier au fonds du cœur , que la prospérité n'est qu'un songe , que la figure du monde ne nous repait que de vains fantômes.

Aussi le sage & bienfaisant Auteur , de la Nature n'a-t-il voulu dispenser aucun état de la nécessité de souffrir. Père de tous , il n'a privé aucun de ses Enfans de ce qui leur procure un solide avantage. Il a voulu empêcher que leur exil ne leur devint trop aimable. Chaque Condition , quelque flatueuse qu'en paroisse la destinée , trouve des peines qui balancent ses plaisirs. Le Toit du Pauvre n'est pas le seul , qui cache des soins rongeurs ;

*Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les Rois.*

„ Quoi , dira quelqu'un , vous voudriez
„ me persuader que tous les malheurs qui
„ empoisonent les douceurs de ma vie , me
„ sont utiles ! ” Cette vérité à tout l'air d'un
paradoxe , j'en conviens ; mais elle n'en est
pas moins certaine. Le vrai est indé-
pendant de nos foibles raisonnemens. Un

Rome, qui jouit d'une Santé parfaite, ne s' imagine pas que le Fer & le Feu puissent contribuer à son bien être. Attendés quelques instans. Déjà, il se trouve apesanti par un someil létargique, & demande la pique de la Lancette pour réveiller ses sens engourdis... Une Plaïe funeste est sur le point de se gangrener; coupés, s'écrie-t il, coupés jusqu'au vif, tout ce qu'il y a de corrompu dans mes plaïes; ne soïés pas affés cruel, pour m'épargner. Ainsi, bien loin de murmurer contre son Chirurgien, il le regarde come son Libérateur: Il confesse sans peine, qu'il lui doit la vie. Homme ingrat, n'ès tu donc injuste qu'à l'égard de la Providence?

„ J'avoüe, continue t'il, que dans la dis-
 „ positions présente des choses, les tribu-
 „ lations ont leur utilité; mais Dieu ne
 „ devoit-il pas nous former une Ame & un
 „ Cœur incapables de pécher, & inaccessi-
 „ bles à la douleur? Ne devoit-il pas ban-
 „ nir de la face de la terre tous les maux dont
 „ elle est inondée!

Pourquoi l'Incrédule forme-t-il ces desirs? Ce n'est pas l'amour de la vertu, qui l'anime: Il n'ignore point, que malgré tous les obstacles qui semblent nous la rendre difficile, il n'est cependant pas impossible d'être vertueux; mais il voudroit pouvoir se plonger

à son gré dans des excès monstrueux, sans user son corps avant l'âge, sans ressentir dès ici bas la juste punition de ses dérèglements, sans craindre enfin, que sa mort, qu'il accélère, ne délivre la terre d'un poids odieux, qu'elle gémit de porter. En un mot, c'est une vile Créature, qui voudroit réformer le Système de son Créateur.

Puis je moi même, sans témérité, entreprendre de sonder les desseins adorables de cet Etre suprême. Ses voies sont infiniment au dessus de la sphère étroite de l'Esprit humain; je le fais; mais aussi tout me crie, qu'il n'a pas voulu se dérober entièrement à mes foibles lumières. La Colone du Désert ténébreuse d'un côté, étoit lumineuse de l'autre. Tel le Système de la Providence offre à un Esprit atencif, des Connoissances consolantes, parmi des Mystères impénétrables, qu'il ne peut développer. Tous les Ouvrages de Dieu sont marqués à ce coin. On en voit assez pour l'y reconnoître, & trop peu, pour l'y suivre & l'aprofondir.

Qu'a donc prétendu cet Etre suprême en créant l'Homme?

1°. L'Homme devoit être une Créature, & par conséquent un Etre nécessairement dépendant, & nécessairement limité. Que Dieu ait pû doner à la matière toutes les propriétés dont elle est susceptible, entant

que matière, je le conçois, parceque ces Propriétés s'accordent avec les Limites & la dépendance d'une Créature; mais qu'il ait pû former un Esprit, doué de toutes les Perfections, je veux dire, souverainement parfait; il étoit de toute impossibilité. J'en ai déjà exposé les raisons, & l'Home le plus stupide doit les sentir. Il ne s'agit donc que de savoir, si Dieu a fait pour nous tout ce qu'il devoit faire?

2°. Je sens au dedans de moi même que je suis libre. Qu'est-ce qui me décide par exemple entre la volonté de me tenir debout ou de m'asseoir? Ne suis-je pas entièrement Maître de vouloir une chose, ou de ne la pas vouloir? Tout raffinement seroit inutile ici; jamais on ne m'arrachera cette conviction intérieure de ma liberté; donc la Sagesse suprême en formant l'Home, a voulu faire une Créature libre.

3°. Quoique libre en tout le reste, j'ai cependant un desir dominant, qui m'agite sans cesse, qui naît avec moi, qui est totalement indépendant de mon choix, de mes réflexions, de mes pensées; un desir enfin, dont je ne suis pas Maître de suspendre l'impression; c'est le desir d'être heureux; de l'être toujours, de l'être sans bornes: Donc le système de la Providence a été de me faire desirer d'être heureux.

4^o. Mais je sens que cette liberté & ce desir même peuvent me devenir funestes & tourner à ma perte, parce qu'environé de faux biens, je prends le change, & deviens la victime de l'illusion. Est-ce la faute de la Providence? N'y a-t-elle point pourvû? Quelles sont ces lumières qui m'apprenent les moyens d'arriver au bonheur? Dieu est mon Père. Il me comble de bienfaits. Ma Raison ne me crie-t-elle pas, qu'en donnant à ce Dieu un Cœur formé pour lui & dont il est jaloux, je ne puis être malheureux. La Vertu se présente à moi d'un côté, & le Vice de l'autre. Je puis choisir entre ces deux routes; laquelle dois-je préférer? Si plus docile à la Voix des Passions qu'à mes Lumières naturelles, je m'égare sur les traces du Vice, quel est ce témoin incorruptible, qui me trouble, qui m'allarme, qui me confond? Ma Conscience est un Censeur importun; elle me déchire par ses remors, & je ne puis la faire taire. Sa Voix perce au milieu du tumulte & de la confusion de mes égaremens; & cette voix menaçante me fait frissonner jusqu'au fond des moelles. Ce n'est qu'à force de crimes, d'horreurs & de ténèbres, que je parviens enfin à l'étouffer pour quelques momens. Dieu au contraire à attaché tant de charmes, tant de délices à l'innocence; il m'invite, il me presse, il m'a.

nime à la Vertu par tant de motifs, que si je cours à ma perte, j'y cours en aveugle, en furieux, en désespéré : Tranchons le mot, j'y cours en cessant d'être Homme, en m'avilissant au dessous des Bêtes.

Ce font là des vérités sans réplique : Donc le Système de Dieu, en me donant une liberté, en me plaçant au milieu des biens & des maux nécessaires, pour l'exercice de cette liberté, en gravant dans mon Cœur un desir dominant, que je pouvois mal interpréter, m'a acordé des lumières naturelles, avec un Juge incorruptible, pour m'éclairer sur mes démarches.

Je suis donc libre. Je desire d'être heureux. J'ai une Raison* : J'ai enfin la Conscience, qui m'apprend la route que je dois suivre. Dieu pouvoit-il faire quelque chose de plus pour une Créature limitée ? Ce système admirable, cette harmonie, cet acord pouvoient-ils subsister, sans un mélange de maux, que je puis éviter, & de biens, que je puis me procurer avec le secours d'un Dieu, qui n'abandonne jamais ses Créatures.

Donc, quand il seroit vrai 1°. Que les misères humaines sont des misères réelles : 2°. Qu'elles viennent toutes de Dieu ; l'u-

* On doit ajouter ici la Révélation à la Raison ; ce qui done une nouvelle force à mon raisonnement.

tilité de ces misères & le système du Créateur justifieroient encore sa Providence.

C'est donc conséquemment à ce système, que les Gens de bien sont affligés sur la terre. Un Athlete qui n'a pas combattu, est indigne de la Courone. Qu'ont ils à se plaindre? D'être privés des faux biens! mais c'est parce qu'ils sont faux, qu'ils ne sont pas pour eux.

Je conclus par une Pensée de *Séneque* sublime & majestueuse. „ Dieu, dit-il, prend „ plaisir du haut de son Trône à voir les „ Gens de bien aux prises avec l'Adversité. „ Il les anime de ses regards divins & suspend sur leurs têtes la Courone immortelle, „ qu'il leur destine. ” C'est parce qu'ils sont vertueux, qu'il les expose au combat, & parce qu'il ne les a pas faits pour la Terre, que tout leur rappelle le souvenir de leur Patrie.

Mais quoi *Céladon*! Des vérités si frappantes laisseroient-elles encore des nuages dans votre Esprit! Vous rêvés. . . Ah! je le vois, vous pensés au fond de votre Cœur, que Dieu auroit pû nous refuser cette liberté fatale, dont nous devons abuser. . . Arrêtés: Cette difficulté qui vous éfraie, ne regarde point la divine Providence. Ce Dogme bien entendu se réduit à savoir, si Dieu
qui

qui est certainement l'Auteur des Créatures leur fournit tous les moiens d'être heureuses, dans le Plan qu'il a suivi par rapport à elles. Or je vous ai démontré, que dans le plan de création que Dieu s'est prescrit, il n'a pû rien faire de plus pour nous.

Il n'a pas pû nous créer parfaits. C'est là le point de réunion ou toutes les difficultés viennent aboutir. Quelque système qu'il eût adopté, il y auroit toujours eû des défauts dans ses Créatures ; c'est donc pour des raisons dignes de sa sagesse, & pleines de sa bonté, qu'il nous a faits tels que nous sommes. Ce n'est pas à nous à l'interroger, mais à publier que sa Providence ne pouvoit pas nous prodiguer de plus grands Biens.

O Providence ! ô Vérité précieuse ! Je te découvre au dedans de moi même dans les agitations que me cause le Vice, & le calme fortuné, que me procure la Vertu. Je te reconois dans le partage de la Société humaine, dont l'égalité des Conditions & des Fortunes renverseroit tous les fondemens. Je te trouve enfin dans la Religion, si salutaire & si nécessaire au Genre humain, qui n'est apuïée que sur la certitude d'un Dieu, qui a sans cesse les yeux

yeux ouverts sur la Vertu, pour la récompenser tôt ou tard, & sur le Vice pour le punir. Sois à jamais les délices de mon Cœur, & l'espoir de mon Ame, „ si je t'oublie, que ma droite s'oublie „ elle même : Que ma langue soit attachée à mon palais, si je ne me souviens „ de toi. Pf. CXXXVII.

LAUSANNE.





E S C U L A P E

Ou les PETITES-MAISONS. *Imitation de*
Lucain , traduite de l'Anglois
 GUILLAUME WALSH.

Tous les Homes sont fous & malgré tous leurs soins ,
 Ne difèrent entr'eux , que du plus ou du moins.

ESCULAPE. *Mercur*e ! Fais ta troisiéme
 Publication.

MERCURE. Hé ! Hé ! Hé ! ... Come
 tout le Monde se plaint journellement des
 folies inombrables des Homes , qui , inquiets
 de leur bien être , ne peuvent voir les autres
 heureux & troublent leur repos , même aux
 dépens du leur propre , le *Grand Jupiter* ,
 mû d'une Compassion Paternelle pour le
 Genre-Humain , lui envoie le très digne ,
 très illustre & très raisonnable *Esculape* pour
 le guérir : C'est pourquoi , nous sommons
 publiquement tous les Esprits de travers , les
 Insensés , les Hypochondres , les Fats , les
 Sots , & en général tous les Fous ici assem-
 blés , de s'aprocher , leur anonçant qu'ils
 vont être guèris *gratis*.

ESCULAPF. Quoi donc ! Chacun crie

contre les Folies du monde ; on leur apporte des Remèdes & perſone ne s'approche pour être guéri?

MERCURE. *Eſculape* me permettra-t'il de parler ſur un Point de Médecine ? Les Maladies du Cerveau ſont uniques en leur genre. Elles rendent ceux qui en ſont infectés, très clairvoians ſur les défauts d'autrui : Ils les aperçoivent , come au travers d'un grand Microſcope , qui les aveugle en même tems ſur leurs propres extravagances. Il ſeroit donc à propos , ce me ſembble , de publier un Edit , qui obligéât chacun à déclarer les ſotiſes qu'il a remarquées dans ceux qu'il fréquente.

ESCULAPE. Hé bien , j'y conſens.

MERCURE. Hé ! Hé ! Hé ! De la part de *Jupiter* : Tous ceux qui ont quelques Parens , Amis ou Connoiſſances , ataqués de folie , de quelle eſpèce qu'elle ſoit , ſont ſommés de les amener ici pour être guéris.

ESCULAPE. Quelle foule ! Quoi ! Chacun au hazard ſaiſit ſon plus proche Voilin & s'empreſſe à l'acufer !

UN 1^{er}. HOME. Grand *Eſculape* ! Voici un Fou , que je vous amène à guerir.

UN SECOND. En voici un autre qui a encore plus beſoin de ſecours.

UN TROISIEME. O Divin Médecin ,
ſon

aiës pitié de celui-ci ; toutes les parties de son Cerveau font ataquées.

MERCURE. De grace un peu de patience , vous ferés tous guèris, l'un après l'autre.

LE 1er. HOME. Oh ! pour moi je n'en ai pas besoin. . .

LE SECOND. Coment pas besoin ? Je te le fouhaiterois ; mais pour moi, assurément. . .

LE TROISIEME. Alte là , mon Ami ! Quoi ! Peut-on être cocu & éféminé sans être fou ?

ESCULAPE. *Mercure* fais cesser le tumulte , & conduis ici les Malades l'un après l'autre,

MERCURE. Hola ! reculés un peu. Vous vous pressés terriblement. Toi, Vieillard, approche toi avec ton Malade ; fais ta révérence à *Esculape* , & propose lui respectueusement ta Demande.

LE VIEILLARD. Ce jeune Home est un de mes Parens. Fort jeune encore, il fut Héritier de Biens très considerables , dont il a déjà dissipé la moitié. Si vous ne guèrifés la Folie , je crains fort que dans peu , il n'ait plus rien. Que n'ai-je pas employé pour le ramener de ses égaremens ! Mes soins ont été inutiles. *Si tout ton Bien n'est pas suffisant pour t'entretenir , coment lui di-*

fois-je , *te tireras-tu d'affaire avec la moitié ? Et si tu dissipes tous tes Biens , dans un âge où tu pourrois les augmenter , que feras-tu , que deviendra-tu étant vieux* & hors d'état de rien gagner ? Quand je lui parlois sur ce ton , il se moquoit de moi , il me rioit au nez ; & c'étoit là tout le fruit de mes peines.

ESCULAPE. *Mercur*e , conduits le à l'Hôpital & qu'on ait soin de lui.

LE JEUNE HOME. De grace ! Daignés m'écouter ; vous jugerés qui , de ce Vieillard ou de moi , a le plus besoin de vos remèdes. Je ne disconviens point de la vérité de ce qu'il vient de dire ; mais considérés , ô *Esculape* , qu'en dissipant ces Biens je me suis procuré tant de momens délicieux ! Ne seroit ce pas la plus grande des folies de me priver d'une volupté actuelle , de la réalité de laquelle je suis assuré , & cela par la frivole crainte de me voir un jour pauvre dans un âge que peut être je n'ateindrai jamais ? Suposé même , que je fusse assuré de devenir vieux , quelle extravagance d'employer une jeunesse riante à aquérir des Trésors , pour m'en servir dans un tems incapable de plaisir !

Il n'y a pas d'Home au monde plus fou , plus insensé , que celui qui a eû l'éfronterie de m'acuser. Cët Extravagant n'a été occupé qu'à satisfaire l'avarice la plus fordide , &

toute sa jeunesse s'est passée dans le sein pé-
nible d'entasser des Richesses inutiles. Ac-
tuellement encore, rien ne peut contenter
son avidité ; l'espoir du gain le plus chétif
lui feroit affronter les périls les plus grands :
Aucun abime, aucun précipice ne feroit ca-
pable de l'arrêter. Afamé d'Argent, son
Esprit mercenaire n'est occupé que d'usures &
d'extorsions. Idolatre de ses indignes tas
de Métal, il croit ne devoir jamais les qui-
ter. Son grand âge, ses rides, sa santé
chancelante, ses infirmités & tant d'autres
avant-coureurs d'une mort prochaine ne
peuvent le faire revenir à lui même. La
Raison n'a aucun accès chez lui ; insensible à
tout, son infame Avarice est son unique
Dieu ; il ne respire que pour elle.

ESCULAPE. Voilà une folie énorme affu-
rément ; *Mercure*, met le de côté.

LE JEUNE HOME. Rempli d'une par-
faite confiance pour le Divin *Esculape*, je
n'ai pas douté un instant de le convaincre ;
là dessus je me retire.

ESCULAPE. Doucement ! Parce que cet
Home est fou, s'ensuit-il que tu ne le fois
pas ? S'il est fou d'amasser de l'Argent, que
probablement la courte durée de sa vie ne
lui permettra pas de dépenser, ne l'es tu pas
aussi de dissiper un Bien, qui selon toutes

les apparences te deviendra nécessaire ? *Mer-
cure*, condui ces deux Hommes aux petites
Maisons.

MERCURE. J'en aurai soin. En voici
d'autres en attendant.

ESCULAPE. Eh bien ! quelle plainte
formés vous ?

UN QUIDAM. Je vous présente ici, &
Puissant Esculape, un de mes Amis, le plus
honête Home, le meilleur Cœur du monde,
mais qui malheureusement a pour sa Femme
un si grand foible, qu'elle fait de lui un Fou
décidé. Même en sa présence, elle joue
elle badine avec d'autres ; elle fait sûrement
plus ; son impudence est sans bornes. Ce
pauvre *Benet* est un objet ridicule pour la
moitié de la Ville. Il est aveugle de ne pas
voir dans sa propre Maison les désordres que
chacun y aperçoit. Voilà Mr. le Chevalier
qui l'a fort fréquentée, il pourra vous en
dire plus que moi.

LE CHEVALIER. Tout ce que je puis
dire, c'est que Mr. est une Personne d'un
grand mérite. Mad. son Epouse est toute
aimable ; belle, enjouée, vive, & avec
cela la meilleure Femme que l'on puisse voir.
Son Epoux m'a vanté si souvent les délices
du Mariage, qu'il m'a donné l'envie de les
conoitre. J'ai crû ne pouvoir mieux m'in-
struire, qu'en puisant à la même source que

lui; je suis allé droit à Mad. qui ma convaincu de la sincérité & de la véracité de son Epoux; & l'amitié que j'ai pour lui, fait que je me réjouis tous les jours de lui voir une Femme aussi charmante: Cela me donne autant de plaisir que si c'étoit moi même qui l'eût.

LE MARI. Tout ce que ces Mrs. ont dit peut-être vrai, que je le sache ou non; mais vaut-il la peine que j'en fasse la recherche? La moitié de la Ville rit de moi, dit le premier, & il voudroit que je fisse beaucoup de bruit, afin sans doute d'apréter aussi à rire à l'autre moitié. Considérons un peu combien il agit plus sagement. Il a épousé une Femme, qui, pour le dire en passant, n'est pas des plus agréables, cependant il n'y a point de peines qu'il ne se donne, point de ruses qu'il n'emploie pour découvrir une chose, qu'il devoit souhaiter, quand elle seroit, d'ignorer toujours. Quoique son afreuse jalousie n'ait jamais rien pû remarquer, qui donat la moindre atteinte à la Vertu de son Epouse, il ne laissa pas de la chasser ignominieusement, mais l'opprobre d'un tel procédé réjaillit bientôt sur son Auteur, come sur le criminel Boureau d'une Victime innocente. Selon lui bien des Gens se moquent de moi, come d'un Mari trop

bon ; mais un bien plus grand nombre encore le tournent en ridicule ou plutôt sont indignés de sa conduite.

Quant à Mr. le Chevalier , qui badine si bien les pauvres Maris , sa conduite est bien plus sage ! Son Bien est administré au mieux ; Tailleurs , Perruquiers , Merciers , Parfumeurs , voila ses Oeconomés , qui partagent entr'eux ses dépouilles. La Toilette , le Théâtre , les Promenades , les Rendez-vous , sont ses plus sérieuses , ou pour mieux dire ses uniques occupations. Admirable façon de tuer le tems ! Quel est son but , par toutes ses dépenses , par tous les soins qu'il prend de sa personne & les peines qu'il se donne ? C'est d'obtenir de l'objet dont il est enchanté , ce que j'en ai reçu moi-même , accompagné de 20000. Louis. Sa délicatesse est surprenante ! Un Mets desservi de ma Table le satisfait ; encore pour l'obtenir , il ne craint pas de passer toute une froide Nuit sous ma Fenêtre , de se dessécher le Cerveau à forger une Chanfonette ou un Billet doux , de se doner mille peines à corrompre une Femme de Chambre , de se priver du repos , de s'exposer à sauter les degrés ou la Fenêtre , ou bien à pis encore s'il a le malheur d'être pris. Pour moi , qui fais le Fou , je vais auprès de Madame quand je le veux ; j'y demetre aussi long tems qu'il me plait ; je

lui comande , & rien ne trouble ma tranquillité.

ESCULAPE. Tous trois Archi-Fous assurément. Mais, *Mercure*, n'est-il pas étrange que chacun paroisse sage à l'entendre raisonner des Affaires des autres , tandis qu'il est réellement fou, dès qu'on l'examine de près ?

MERCURE. Cela ne peut être autrement. Aussi-tôt qu'on parle à quelqu'un de sa folie , au lieu de chercher à se corriger , il ne s'occupe qu'à en découvrir chez celui qui lui parle , & dès qu'il y réussit , come cela arrive à peu près toujours , il est aussi satisfait, que s'il avoit rétabli par là son propre Cerveau.

ESCULAPE. Hé bien , la bone Vieille ! quelle plainte portés vous contre ce jeune Home ?

LA VIEILLE. J'aurois crû, Seigneur , que vos Epithètes auroient été moins désagréables. Ce jeune Home est mon Epoux & la différence de nos âges n'est pas excessive. Cependant il me méprise & ne tient aucun compte de toutes les promesses qu'il m'a faites avant nôtre Mariage. Le Fripon a de l'amour pour d'autres , & n'a que du dédain pour moi. J'en ateste toute la Terre ; un Home peut-il jamais comettre une folie plus marquée , qu'en s'attachant pour toute la durée de sa vie à une femme qu'il n'aime pas ?

ESCULAPE. Oui sans doute ; il est fou :
*Mercur*e , prends les tous deux.

LA VIEILLE. Quoi ! Me prendre moi !
Je suis l'Acufatrice.

ESCULAPE. Fort bien ; mais si c'est une
folie d'épouler une Femme que l'on n'aime
pas , la Folie n'est elle pas plus grande en-
core de se livrer à un Mari sans être assurée
qu'il nous aime ?

MERCURE. Voici quelques autres Fem-
mes qui ont des plaintes à faire contre leurs
Maris & des Maris contre leurs Femmes.

ESCULAPE. Enferme les tous. Chacun
est libre de critiquer son choix avant le Ma-
riage ; mais dès que la chose est faite , c'est
une extravagance de s'en plaindre.

MERCURE. Un grand nombre de Gens
mariés viennent vous consulter sur leurs
Mariages.

ESCULAPE. Il n'y auroit point de fin ,
s'il faloit doner Audience à tous ceux aux-
quels le Mariage a déplacé l'Esprit. Pour ne
pas perdre de tems , mets en sureté toute les
persones mariées , & si , contre espérance ,
il s'y trouvoit quelqu'un qui pût prouver
qu'il n'a jamais fait de sotise en se mariant
& pendant son Mariage , on le relachera.

UN MARI. Je n'entrerai point. Per-
sone

ſone ne pourra dire que mon Mariage m'ait porté à faire la moindre folie.

ESCULAPE. Comment ! Se marier & ne point faire de folie ! Hé ! Quelle Femme avés vous ?

LE MARI. J'en ai une qui a beaucoup d'Esprit & de Beauté. Elle est vertueuſe, elle est riche & d'une naiſſance très illuſtre.

ESCULAPE. L'opinion que vous concevés d'elle vous rend déjà très ſuſpect de folie. Quoi ! Une Perſone telle que vous la dépeignés épouſer un Vieillard déſagréable ! Mais à la bone heure ; nous vous laissons aller , à condition que vous renvoïés vôte Femme à vôte place.

Mais quelle foule vient demander Audience ! Quel empreſſement , quelle ardeur d'anoncer les ſotiſes d'autrui ! Il eſt impoſſible d'examiner les folies particulières de chaque individu. Il vaut mieux diſtinguer les Homès ſages , & apliquer enſuite au reſte des Médicamens généraux. *Mercuré!* Publie que l'on ne doit plus conduire ici les Fous , mais y amener au contraire les Perſonés ſenſées.

MERCURE. Si nous atendons que les Homes parlent avantageuſement de leurs Voifins & de leur Amis , qu'ils les anoncent come doués de ſageſſe , de prudence , de rai-

raison, nous risquons d'être fort désœuvrés. Lorsque l'on veut conoitre les Folies des Mortels, l'on doit en demander avis à d'autres, mais pour trouver des sages, il faut s'en rapporter au propre témoignage que chacun rend de soi même.

ESCULAPE. Tu conois mieux que moi les caprices & les fantaisies des Homes; fais come tu l'entendras.

MERCURE. Hé! Hé! Hé! Tous ceux qui sont sages, prudens, qui ont l'Esprit bien tourné, sont avertis de se ranger à droite, afin que l'on puisse les distinguer.

ESCULAPE. Dieux! quelle confusion! Tous, à l'exception d'un seul, se rangent à la droite. Vous! Qui êtes vous, pour oser vous placer à la tête des Sages?

UN POETE. Qui moi! Je suis Poète.

ESCULAPE. Bon! Et quel droit, quelles prétensions avés vous pour vous mettre le premier de tous les Sages?

LE POETE. *Esculape* peut-il savoir que je suis Poete & me faire cette question? Autant l'Home est élevé au dessus de la Bête, autant le Poète l'est au dessus de l'Home ordinaire. Nous méprisons les chétifs Mortels, nous parlons le Langage des Dieux & nous ne voulons d'autre comerce que le leur. C'est nous qui nous élevons nous mêmes au dessus des choses passagées, sur lesquelles

Le Vulgaire fonde toutes ses espérances. Remplis d'un généreux dédain pour les Richesses, pour la Gloire & pour les Honeurs, nous ne nous occupons que de nos sublimes perfections ; nous ne cherchons qu'à nous faire un Nom immortel & à fatiguer la Déesse aux Cents Trompettes, qui fait réentir les Airs de nos Louanges :

*Quand la Mort ravira à leurs yeux éperdus
Ce fantôme d'honneur que prise le Vulgaire,
Quand les Sceptres seront renversés, confondus,
Et tout Mortel enfin réduit à la poussière ;
Alors je vivrai seul ; de mon Nom immortel
Tous les Siècles futurs encenseront l'Autel.*

UN POLITIQUE. Cet Home me paroît avoir prouvé suffisamment combien il mérite peu le Nom de Sage : Mais en le suposant, malgré l'échantillon qu'il vient d'en donner, aussi bon Rimeur qu'il croit l'être, le meilleur Poète pourroit-il jamais prétendre à ce titre ? L'étude seule de la Poésie l'en exclut. Cet Art a-t-il jamais été propre à rendre les Homes heureux ? Il met l'Esprit de l'Home à la gêne & lui donne pour toutes récompenses l'espérance chimérique d'une réputation imaginaire, dont la réalité même lui fera fort utile, lorsque couché dans le Tombeau, il sera insensible à tout. O Divin Esculape,

vous ne trouverés de vrais sages , que parmi d'habiles Politiques , qui par la sagacité de leur Esprit , la souplesse de leur Génie , la justesse de leurs Combinaisons se rendent si utiles dans l'administration d'un Etat. S'il se trouve dans la Société de simples Particuliers qui croient mériter le Nom de Sages , à combien plus forte raison doit-il être donné à ceux qui la gouvernent. Come l'Astre du jour éblouit par sa splendeur quiconque ose le fixer ; demême un Sage Politique , à la tête des Affaires , paroît seul avec éclat & éclipse tous les objets qui l'environent. A-t-il quelque ordre à donner , tout court , tout s'empresse à l'envi de lui obéir. On le caresse , on le flate , on l'adore. Il dispose à son gré de son sort & de celui des Particuliers qui lui sont subordonés. Il est le Dispensateur des graces , le Protecteur de sa Famille & de ses Amis , le Rémunérateur du mérite. Il est l'objet de l'admiration & des loüanges de ces mêmes Poètes , qui s'arrogent si mal à propos le Titre de Sages.

UN STOICIEN. Quoique dans le genre de vie dont je fais profession , on s'embarasse fort peu des sottises du monde , je ne puis cependant souffrir que des Gens s'aproprient un Nom , qu'ils ne méritent pas. Sans m'arrêter à l'examen particulier de la façon dont la plupart des Politiques administrent

les Affaires, je me bornerai à l'examen général de leurs occupations. Quoi de plus ridicule qu'un Homme dont tous les soins n'ont d'autre but, que de satisfaire son Ambition, de parvenir aux premières Dignités & de pouvoir se donner des airs de grandeur & de magnificence? Le vrai Sage ne vise qu'à son propre bonheur: Quelle extravagance de se rendre misérable afin de paroître grand! Quelle sottise de se faire admirer des Fous, pour se faire mépriser des Sages! Sous le masque de l'honête Homme, un Politique est sans cesse apellé à trahir ses sentimens. Il caresse souvent ceux qu'il hait, & traite avec insolence ceux qui s'humilient devant lui. Qui pourroit s'empêcher de rire de voir ce sot de qualité s'estimer infiniment, parcequ'il est chargé du fardeau des autres! Et enfin, quel est la recompense de toutes ses peines? L'envie générale, s'il réuffit, le mépris s'il échoue. Si un Voïageur fatigué, arrivant dans une Auberge, au lieu d'y prendre le repos & les alimens nécessaires à la réparation de ses forces, pour continuer son Voïage, ne s'occupoit au contraire qu'à orner & embellir une Chambre, qu'il quittera dès le lendemain, que diroit-on de lui? Un Homme, qui, dans un Monde qu'il doit nécessairement abandonner dans peu, au lieu de penser à l'avenir & de s'y préparer, emploie tout son tems à

de frivoles idées d'élevation, à des projets insensés, à des stratagèmes odieux, n'est-il pas tout à fait misérable & ridicule? S'il n'atteint pas son but, il est rongé par les regrets; s'il l'obtient, une mort prématurée ne lui permet pas d'en jouir.

ESCULAPE. J'admire la sagesse de tes raisonnemens; mais toi qui es si savant dans l'art d'éplucher les défauts, indique nous donc ceux qui ne sont sujets à aucuns.

LE STOÏCIEN. C'est parmi nous seulement, divin *Esculape*, que l'on doit s'attendre à trouver des Hommes réellement sages. Les Statuts de nos Maîtres décident, qu'après avoir examiné le Monde sous toutes ses formes, nous devons en tirer la conclusion que tous les Hommes sont fous, nôtre Secte exceptée. Le Vulgaire voit ses extravagances, peut être sans les comprendre. Comme un Fou logé aux Petites Maisons, ne s'aperçoit pas de la folie de son Voisin, qui frappe d'abord un Homme raisonnable, demême les folies universelles ne sont remarquées que par le vrai Sage. Mais qui est ce vrai Sage? C'est celui qui ne fait pas consister son bonheur dans ses Biens, sa Beauté ou son Savoir; qui ne desiré aucun plaisir; qui ne craint point les peines; que les disgrâces de la Fortune ne peuvent abatre, ni les faveurs élever; qui est heureux dans les Pri-

sons, dans les Exils, dans les Tourmens; qui, si on le rotissoit dans le Taureau de *Phalaris*, s'écrieroit que *ceci est agréable!* Come un Diamant résiste à la force la plus violente, come un Rocher dans la Mer fend & rompt les flots écumans qui le frappent inutilement depuis tant de Siècles, demême l'Ame du Sage; plus solide que le Diamant, plus ferme que le Rocher est en sureté contre toutes sortes d'ataques. Il est tellement élevé au dessus du reste des Humains, que tous leurs mauvais desseins ne s'auroient s'élever jusqu'à lui. Le Vulgaire en formant des entreprises pour lui nuire, ressemble à ce Roi insensé, qui obscurcit la lumière du Jour, par la multitude de ses Flèches, dans le dessein d'en faire parvenir une jusqu'au Soleil. Ne seroit ce pas vainement qu'on entreprendroit de lier les Flots de la Mer avec des Chaines? Ceux qui détruisent un Temple ne font aucun mal à la Divinité qu'on y révere; ainsi en ataquant son Corps, on ne peut ébranler l'Esprit d'un Stoïcien, qui ne difère d'un Dieu que par sa durée.

ESCULAPE. O Sage! O merveilleux! O incomparable Stoïcien! Voilà vraiment un Home digne de porter le Nom de Sage. Est-il possible, que tant de Gens croupissent dans l'esclavage de la Folie, tandis que la Sageffe promet de si magnifiques récompenses

à ceux qui la cultivent ? Hé de grace ! Descens pour quelques momens de la haute Région ou tu es placé , mets toi à la portée des foibles Mortels & daigne les convaincre par un exemple vivant , de la beauté de cette haute sagesse , que tu viens de dépeindre... Mais de quoi ris-tu , toi qui es resté seul placé à la gauche ?

L'HOMME SEUL. Qui pourroit s'empêcher de rire en voyant des Hommes , qui ont assés d'orgueil & de vanité , pour se croire exemts des foiblesses auxquelles tous les Humains sont naturellement sujets ? Ce sage , ce merveilleux , cet incomparable Stoïcien , n'est ni aussi dur que le Diamant , ni aussi ferme qu'un Rocher , ni aussi élevé que le Soleil. Ce présomptueux se vante de rire dans le Taureau de *Phalaris* & cependant il est aussi sensible aux douleurs que le moindre de la Populace. L'Arme la plus vulgaire le blessera & l'éfort le plus com'un l'ateindra come un autre. Cet Etre spéculatif , qui a si bien découvert les folies du Genre-Humain , en a sucé , sans s'en apercevoir , la quintessence. En éfet , un Home dont tout le travail roule sur l'examen des foiblesses & des infirmités humaines , n'est-il pas parvenu au comble de l'extravagance de s'imaginer qu'il est en quelque façon comparable à une Divinité ?

ESCULAPE. Mais qui es tu , toi qui oses taxer les Stoiciens de Fous , & qui ne te sépare des autres , que pour acuser tout le Monde?

L'HOMME SEUL. Hélas ! Je suis un Fou ; & j'en suis si bien convaincu , que je me suis placé moi même à la gauche.

ESCULAPE. Que sont donc devenus tous les Sages ? N'en trouvera t on plus un seul ?

L'HOMME SEUL. Si l'on admet les opinions que chacun a de soi même , jamais il n'y en eût tant ; si au contraire l'on admet celles que l'on conçoit les uns des autres , il n'y en eût jamais si peu.

ESCULAPE. Tous les Hommes sont-ils de même ?

L'HOMME SEUL. Non il y en a qu'on appelle sages , & d'autres qu'on nomme fous ; ce n'est pas que les Sages n'aient encore une bone doze de folie , & ceux qui savent le reconoitre sont ceux qui en ont le moins.

ESCULAPE. *Mercur*e , vole vers *Jupiter* ; informe le de ce que nous avons fait & demande lui ce qu'il veut que nous fassions. Tu peux dire , qu'après des recherches exactes , il paroît que chaque Homme est si bien partagé de folie , qu'il n'a pas la moindre raison de se plaindre qu'un autre le soit mieux.

Au reste , il est évident que la folie des

Homes est si étroitement liée à leur bonheur, qu'il seroit impossible de guérir l'une sans hazarder l'autre. Si nous faisons voir au Prodigue qu'il sera un jour dans le besoin; si nous montrions à l'Avare que dans peu il doit mourir & quitter ses trésors; si nous persuadions ce bon Mari que sa tendre Epouse lui est infidèle & qu'il n'est pas le Père de ses Enfans; si nous convainquions celui qui s' imagine être éternellement fameux, qu'après la mort il sera entièrement insensible à tout ce que la Renommée pourra dire de lui, nous les rendrions tous très misérables. D'un autre côté les Folies sont absolument nécessaires aux Mortels; l'un ne vit que par les Folies de l'autre: S'il n'y avoit pas de Fous pour vendre des Marchandises, que feroient les Fous qui les achètent? S'il n'y avoit pas de Fous qui se mariaient, que deviendroit le Genre Humain? S'il n'y avoit point de Fous pour se battre, que feroient les Fous qui n'osent se défendre, lorsqu'on veut les opprimer? Et enfin, s'il n'y avoit point de Fous pour écrire des Livres, quels seroient les amusemens des Fous qui les lisent. A mon avis, il vaudroit donc mieux laisser le Monde come il est. Si cependant *Jupiter* veut y faire quelque changement, la folie la plus général des Homes étant de
trop

trop étudier les défauts des autres, tandis qu'ils négligent les leurs, on pourroit publier un Edit portant : „ Que
„ Personne n'auroit à l'avenir le privilège
„ de censurer les fautes des autres, à
„ moins qu'il ne pût montrer un Certi-
„ ficat, signé de la main de trois Voi-
„ sins raisonnables, qui le reconussent
„ lui même exempt de toute folie.





A Mr. B***.

RÉPONSE a la Lettre inserée dans le Journal Helvétique de Juin, adressée à Mr. de VOLTAIRE.

MONSIEUR,

VOUS me demandés mon sentiment sur la Lettre adressée à Mr. de *Voltaire*, dans le Journal Helvétique de Juin 1757. pag. 611. Je vous le dirai avec ma franchise ordinaire. Je trouve que le Critique a raison dans le fond ; il est certain que Mr. de *Voltaire* n'a pas parlé de *Calvin* avec les ménagemens & les égards, qu'il devoit à ce grand Home, & qu'il devoit à la Ville qu'il a choisi pour retraite & pour azile, & où il jouit de toutes les douceurs d'un loisi Philosphique. Il fait qu'on révere à *Genève* la mémoire de *Calvin*, à qui nous devons nôtre Réformation, & la forme de nôtre Gouvernement. Ses Adversaires même ne peuvent nier, qu'il n'eût beaucoup de conoissances, & un Génie supérieur ; ses défauts étoient ceux de son Siècle, & de l'Eglise Romaine d'ou il étoit sorti, qui ne se faisoit pas un scrupule de faire brûler les Hérétiques ;

& dont le zèle injuste & cruel s'est signalé par de sanglantes exécutions, & par la funeste journée de la *St. Barthelemi*. A cet égard donc le Critique a raison ; il ne falloit pas reprocher aigrement à *Calvin* une faute qu'il à comise par un faux zèle, & qui est moins la sienne, que celle du tems où il vivoit, des études qu'il avoit faites, des Loix qui étoient alors en vigueur contre les Hérétiques & du Tribunal légitime qui condamna *Servet*, & qui auroit mieux fait de lui pardonner, en tâchant de l'éclairer & de le convertir *. Le Critique dit, que le Conseil qui jugea *Servet* n'étoit pas alors moins bien composé qu'il ne l'est de nos jours. Je ne sai si cette proposition est tout à fait vraie ; mais je suis bien sûr que *Servet* ne seroit pas aujourd'hui condamné à mort, & qu'on a honte de la rigueur de cette Sentence ; c'est peut être aussi tout ce que *Mr. de Voltaire* a voulu dire. Il examinoit dans son Livre les progrès de la

L 3

* *Le vrai Dieu, dit Mr. de Voltaire, est un Dieu qui pardonne.*

Il nous fit pour l'aimer, & non pour le comprendre, Invisible à nos yeux, qu'il règne dans le Cœur.

Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur.

On en fait un Tyran ; je veux qu'il soit mon Père.

Raison Humaine, qui sont marqués & se dévelopent aujourd'hui par l'esprit de tolérance, qui se manifeste de tout côté, & qui gagne heureusement dans les Pais même où la persécution étoit regardée come un devoir. Il ajoute tout de suite : *Ce n'est pas une petite preuve du progrès de la Raison humaine, qu'on ait imprimé à Genève dans mon Essai * sur l'Histoire, avec l'aprobation publique, que Calvin avoit une Ame atroce, aussi bien qu'un Esprit éclairé. Le meurtre de Servet paroît aujourd'hui abominable.*

Remarqués, *Monseur*, que dans cette Lettre écrite à un Ami, & qui n'étoit pas destinée à l'impression, il ne s'agissoit pas de faire l'apologie de *Calvin*, auquel on donne un Esprit éclairé ; en cela on rend justice à la vérité ; il est vrai aussi qu'on lui donne une *Ame atroce*, mais ce terme, qui paroît si injurieux au Critique, ne se trouve nulle

* Mr. de *Voltaire* parle, en plusieurs endroits de son Histoire, très avantageusement de la fidélité des Protestans pour leur Prince légitime ; & il gémit des persécutions qu'on leur a fait souffrir. „ Mr. „ le *Tellier* ne savoit pas, dit-il, qu'en signant la „ révocation de l'Edit de *Nantes*, il signoit un des „ grands malheurs de la *France* ; & que toute „ persécution est injuste, & fait des *Profélites*.

part dans l'Histoire générale de Mr. de Voltaire ; écrivant confidentiellement à un Ami , il ne crût pas qu'il fut nécessaire de mesurer toutes ses expressions , & il prit le mot *atroce* , dans le sens le plus adouci , comé s'il eût dit , que *Calvin étoit d'une humeur austère & inflexible come Caton & St. Chrisostome* , & que leur zèle avoit une sorte de roideur ; ainsi que s'exprime le Critique même. Il me semble qu'une des meilleures règles de la Critique , c'est d'expliquer dans le sens le plus favorable & le moins odieux , une proposition qui est susceptible de deux sens. Cette règle est conforme à l'Equité & à la bonne opinion que nous devons avoir les uns des autres. Nous avons tant besoin nous-mêmes d'indulgence , qu'il y a une sorte d'injustice de n'en avoir point pour autrui , & de les juger trop sévèrement. Je me souviens à cet égard d'une excellente maxime de Mr. de Voltaire , *c'est dit-il , le privilège du grand Génie de faire impunément de grandes fautes*. Et qui peut user plus légitimement de ce privilège que Mr. de Voltaire lui même , qui seul est grand Poète , bon Historien , Ecrivain délicat , précis & élégant , habile Litterateur , & Philosophe subtil & ingénieux ? Un seul de ses Ouvrages pourroit l'immortaliser , & l'on est surpris qu'un seul

Génie réunisse à la fois tant de connoissances & de talens, qui honorent en même tems & son Siècle & sa Patrie & la Langue Françoisse. On demanda un jour à Milord *Bolinbrok* ce qu'il pensoit du fameux *Marleborough*, qui avoit été d'un parti contraire au sien ? On crût qu'il en diroit bien du mal ; *Marleborough*, répondit-il, étoit un si grand Homme, que j'ai oublié ses petits défauts. C'est en faveur des talens supérieurs de Mr. de *Voltaire*, & de sa réputation, que nôtre sage Magistrat n'a pas crû devoir soumettre son Histoire générale, déjà imprimée ailleurs, à un examen particulier, & qu'il lui a acordé, non une Aprobation expresse comme cela est échappé à l'Auteur, mais un Consentement tacite & la permission d'imprimer.

Il seroit à desirer, que le Critique eût eû la même considération pour Mr. de *Voltaire* * auquel nous avons acordé le droit d'hospitalité, qui n'a rien fait qui le rende indigne de la protection du Magistrat, &

* On ne subjugué point, dit cet Illustre Ecrivain, les Esprits, par la hauteur & la violence. Il ne faut dans les Ecrits que de la Raison, & dans la Société que de la douceur. Dans les disputes Littéraires, il y a souvent autant d'acharnement, autant d'esprit de parti, que dans les Questions les plus importantes.

dont le séjour fait honneur à notre Ville. S'il prenoit la liberté de le censurer, il falloit le faire avec douceur & politesse; en lui reprochant de manquer de modération, il falloit en avoir soi même, & servir d'exemple: Au lieu de cela on acuse Mr. de *Voltaire* d'avoir un *Esprit mordant* & un *emportement grossier* & *monacal*. Il y a des choses permises, mais qui ne sont ni honêtes ni bienséantes. On lui reproche plusieurs fois le Poème de la Pucelle, qu'il a désavoué expressément, & dont quelques Vers peuvent être l'Ouvrage de sa jeunesse, come on a reproché à l'illustre *Bèze* ses *Juvenilia*. On l'acuse encore, pag. 623. d'avoir fait une véritable satire de la Religion, dans son Histoire Générale; parce que dans la Narration des Faits & des Evénemens, il ne remonte pas à la Cause première, & qu'il se borne à rapporter les effets aux Causes secondes, ainsi que le font les Historiens les plus judicieux, & les Philosophes même, qui n'ont recours à la cause première, que lors qu'ils ne peuvent expliquer un Phénomène par une Cause Physique & naturelle. Je pourrois rapporter cent traits répandus dans les Ouvrages de Mr. de *Voltaire* où il parle de Dieu, de l'Immortalité de l'Âme, d'une Providence &c. avec tout le respect qui est dû à ces grandes Vérités.

Mais

Mais dans son Histoire Générale, il ne se proposoit pas de combattre les *Juifs* & les *Incrédules*. Mr. de *Voltaire* n'a jamais confondu, come on le lui reproche injustement, la Philosophie avec l'*Epicureisme*, & ne s'est jamais moqué de Dieu, ni de la Vertu, dont il respecte les maximes & l'utilité.





E S S A I

Sur ce Sujet : *Les Bienfaisances sont des Loix pour le Sage.*

LA Bienfiance est en général la conformité de nos Actions , avec les usages reçus chez les diverses Nations , pour marquer le desir que nous avons de plaire aux autres , & l'estime que nous en faisons. C'est un hommage qu'on rend à l'Age , aux Dignités , & à la naissance , où à la mode , qui est arbitraire , & qui varie d'un Climat à un autre : C'est ce qui fait que ce qui est bien séant chés un Peuple , peut ne l'être pas chés un autre ; & qu'une Montagne ou un Fleuve change le Cérémonial. En *Angleterre* on sert le Roi à genoux ; cet usage ne s'est pas introduit en *France*.

On a dit que l'Hypocrisie est un hommage que le Vice rend à la Vertu : On peut dire aussi que cette Civilité extérieure , qui consiste dans des apparences de politesse , est une foible image de nos sentimens. On accorde souvent aux Titres ce qu'on refuse à la Personne ; il en coûte moins de mettre à la main

le Chapeau, qui couvre la tête, ou de faire une révérence, que d'estimer réellement une Personne élevée au dessus de nous, & qui ne nous paroît pas digne d'estime, ni de respect. Mais l'ordre public & le bien de la Société exigent, que nous paroissions honorer nos supérieurs; ces mouvemens & ces grimaces, qui, en eux mêmes, ne signifient rien, sont un tribut que la Bienfiance nous impose, & qu'on ne peut se dispenser de payer, sans passer pour des Gens singuliers, ou grossiers, qui ignorent ce que l'usage du Monde autorise, ou qui veulent s'affranchir d'un joug, qu'il n'est guères permis de secouer. L'observation des Bienfiances est come le supplément aux Loix Civiles; & quoique les transgresseurs ne soient condamnés à aucune peine, le mépris qui suit une violation manifeste des bienfiances suffit pour engager un honête Home à les pratiquer. C'est ici qu'on peut appliquer cette Maxime de *Cicéron*, que la Probité ne se renferme pas dans l'observation exacte & étroite des Loix Civiles & Politiques.

Il faut observer, que ce qui passe pour grossièreté chez les uns ne l'est pas chez les autres. *Themistocles* passa pour grossier à *Athènes*, parcequ'il ne savoit pas jouer des Instrumens. Cependant ceux qui sont destinés à gouverner les Etats ne doivent pas se

piquer de favoir à fond les Arts agréables. *Alexandre* aiant chanté dans un Festin & aiant été fort aplaudi, *Philipe* son Père lui dit ; *N'as tu pas honte de chanter si bien ?*

Il y a une autre espèce de bienfiance moins rigoureuse que celle qui consiste dans l'extérieur & les mouvemens du Corps ; mais qui manifeste mieux la beauté de l'Ame, & la bonté du Cœur ; c'est un Ruisseau aussi pûr que la Source dont il découle. Cette Bienfiance nait d'un desir sincère d'éviter tout ce qui peut faire de la peine à autrui, & de pratiquer au contraire, ce qui peut faire plaisir, & être utile aux autres. Elle ne consiste point dans une étude pénible des règles de la Civilité. L'art peut la perfectionner, mais n'y ajoute rien ; elle est come naturelle ; c'est l'expression & la peinture des sentimens d'amour & de bienveillance qu'on a pour le Prochain ; l'humanité l'inspire, mais une Humanité vive & délicate, qui nous éloigne, come par un instinct subit, de tout ce qui peut nuire ou déplaire, & qui nous aproche de tout ce qui peut nous concilier l'affection & l'estime de nos Egaux, de nos Supérieurs, ou de ceux qui sont au dessous de nous. Cet heureux instinct est cause, qu'on ne sort point de son état, & qu'on se conforme, sans examen, & presque sans réfléchir, à ce qui est conforme à la Raison,

à son âge, à sa condition, & à l'âge & à la condition de ceux avec qui l'on est. Dans ces dispositions, la subordination ne coûte rien, l'indulgence pour les fautes d'autrui n'est pas difficile; la compassion pour les malheureux, l'amour de l'union & de la paix, sont des devoirs qu'on se plaît à pratiquer. A cet égard on peut dire, que les Mœurs tiennent la place des Loix.

On voit bien que les desirs éfrenés de la Volupté ou de l'Avarice, les cruautés & les emportemens de l'Ambition sont incompatibles avec cette Bienféance douce & paisible, qui est le caractère d'une Ame vertueuse, & d'un Esprit Philosophique. Elle s'interdit tout ce qui dégrade & avillit l'Homme: Elle ne laisse échaper aucune action, aucune parole, qui puisse blesser le Prochain, & produire des querelles, & des disputes. Son Langage est aussi chaste que ses Pensées, & ne forme point dans l'Imagination des nuages, qui en troublent la pureté; mais cette Bienféance n'est ni triste ni austère; elle ne profcrit pas un badinage fin & délicat, qui répand quelque agtément dans le Commerce de la Vie, & qui sert à l'entretenir; elle ne nous rend point esclave des idées des autres, de leurs opinions, ou de leur jugement; la Liberté de penser est de droit naturel, & on ne peut la défendre ni la condamner. Si

nous avons de meilleurs yeux que les autres, & que nous voyons mieux les objets, nous devons plaindre ceux qui ont la vue trouble; ce sont des Avéugles, qui ne peuvent discerner les Couleurs. S'ils se croient des Génies supérieurs, sans l'être, c'est qu'ils ont la vue cou te, & qu'ils ne voient rien au dessus d'eux.

La Comédie même n'est point contraire à la Bienfiance, dumoins telle qu'elle est aujourd'hui, ne se permettant ni sales quolibets, ni jeux de mots qui ofensent les Oreilles chastes, ni railleries grossières & amères, ni rien enfin, qui blesse les Mœurs, la Religion & le Gouvernement. Pourquoi se faire un scrupule de voir représenter ce qu'on ne se fait pas un scrupule de lire & d'apprendre?

La Bienfiance fournit un bon préservatif contre les pièges de l'Amour propre & l'ivresse de l'Orgueil; elle nous rend modestes, elle nous éclaire sur nos défauts & sur les Vertus d'autrui. Si nous avons des Talens, elle nous montre chez les autres qu des Talens supérieurs, ou des Connoissances qui nous manquent. Come nôtre unique objet est de rechercher la Vérité, nous nous faisons un plaisir de rendre justice à qui l'a trouvée.

La Bienféance fuit l'oftentation : Il y a une forte de décence à ne pas étaler fes richesses devant des Gens pauvres , & fon favoir devant les Ignorans. Une Perfone qui fait les Bienféances n'a garde de faire parade de fes Talens & de fon Efprit en préfençe de ceux qui en manquent.

Si nous fomés Riches , ou élevés en Dignités , la Bienféance eft encore un remède contre la fierté qu'infpirent les Honeurs , & le Pouvoir , ou la Vanité que fuit l'Opulence. Elle nous élève au deffus de ces magnifiques bagatelles ; elle nous fait voir quelque chofe de plus grand & de plus noble , en nous montrant le prix des Sciences & de la Vertu. Leur Empire eft plus étendu , plus durable que les plus vaftes Roiaumes. Il réunit tous les Siécles , tous les Pais , & toutes les Conditions. Leur Autorité eft auffi utile qu'elle eft douce , légitime & glorieufe ; il eft plus beau & plus grand de régner fur les Efprits , que fur les Corps.

L'Home de Lettres ne néglige pas la bone grace , qui eft au Corps ce que la délicatelfe eft à l'Efprit , mais il lui préfère l'étude des beaux Arts : Il croit qu'il vaut mieux perfectionner fon goût & fon génie , que d'apprendre à cadencer fes pas , à danfer avec adreffè , &

à fe

se bien présenter. Tranquille dans le sein des Sciences, il n'est point agité par de fougueux desirs, ou par des passions impétueuses. Il goute dans un calme heureux une félicité indépendante du caprice des Homes & de l'incertitude des Evénemens. Satisfait du nécessaire, il ne desire pas le superflu. Dans tous les tems & dans tous les lieux, il trouve dans l'Etude un Port assuré contre la Tempête; un azile, contre les Préjugés & l'erreur. L'Etude est un préservatif contre les écueils d'une sole Jeunesse, une ressource dans les maux d'un âge plus avancé, & une consolation contre la Calomnie & dans l'Indigence. L'aimable décence accompagne toutes les Actions, & tous les Discours du Sage, & leur donne de la force & de la dignité. Un Home de Lettres, qui suit les règles de la Bienfiance, se borne à défendre sa réputation, quand elle est ataquée; mais il n'attaque jamais celle d'autrui. Ces Critiques, qui cherchent dans un Ouvrage, non ce qu'il y a de bon, pour en profiter, mais ce qu'il peut s'y trouver de défectueux, pour le censurer, peuvent être comparés à certains Animaux, qui se plaisent dans l'ordure & qui ne se nourrissent que de fange & de limon :

Un Censeur sans discernement,

M

*Qui vétille & qui déraisonne
 Fait grand tort à son jugement
 Et ne fait du mal à personne.*

Dans les Disputes literaires, les Gens d'Esprit donent souvent la Comédie aux Sots.

Come on ne s'est proposé que de doner un simple Essai sur le Sujet, dont il est question, on ne s'applique pas à l'aprofondir; mais on tâche d'être clair, au hazard même d'être taxé de n'être que superficiel; car on ne prend que trop souvent l'obscurité des expressions & des pensées, pour la profondeur du raisonnement. Si l'on considère d'ailleurs le peu d'étendue du *Journal Helvétique*, & la variété qu'il exige, on sentira la difficulté de creuser une matière un peu étendue; peut être que le Lecteur gagne à cette briéveté; en se bornant à craïoner les principaux Traits du Tableau, on leur done plus de précision, de netteté, & d'énergie.

*Loin d'épuiser une matière
 Il n'en faut prendre que la fleur.*

Combien de gros Volumes, plus utiles & plus agréables, si l'Auteur s'étoit borné à quelques Pages! Je vous écris une longue Lettre, parce que je n'ai pas le tems d'en faire une courte, disoit un ingénieux Ecrivain; il faut

faut peut-être plus d'art & d'habileté pour abrèger, que pour étendre.

Peut-être encore y a-t'il une sorte de Bienfiance à ne pas abuser de la patience du Lecteur, & à ne pas se défier de sa pénétration, & de ses lumières: En le mettant sur les voies, il peut aller plus loin que l'Auteur lui-même: Par exemple, il est facile de voir que les injures, les invectives, les paroles sales & grossières sont contraires aux bienfiances, & que la Politesse ne les condamne pas moins que la Religion.

Je fais ce que l'on a dit de la *Politesse*, qu'elle est come un masque à nos défauts, & que celle qui devrait être dans nos Sentimens & dans nôtre Cœur, n'est plus que dans nos Actions & dans nos Discours; mais c'est du moins un hommage que nous rendons à la Vertu. A force de feindre d'être honête Home, nous apprendrons peut-être à le devenir.

Le Beau-Sexe sur tout doit être fort réservé à ne rien laisser échaper qui blesse la pudeur; c'est une fleur délicate que le moindre soufle peut ternir. Il doit être si attentif à observer les bienfiances de son état, que les Femmes bien nées, cachent presque avec le même soin les lumières acquises de leurs Esprit, que les Sentimens naturels à leur Cœur.

Mais c'est principalement sur l'article de

la Religion, qu'il est du devoir du Chrétien & de l'honnête Home d'observer les Bienféances. *Cicéron* disoit qu'à cet égard, on doit respecter jusqu'à un certain point les préjugés du Peuple, & qu'il y a de l'indécence à les tourner en ridicule. Effectivement, c'est par des raisons qu'on doit instruire & corriger, & non par d'amères railleries. C'est imprudence que de les employer contre ses Supérieurs, c'est bassesse & injustice que de s'en servir contre ses Inférieurs, qui n'osent ni les repousser, ni se défendre. Le plus sage parti est de laisser tomber les traits des Railleurs; on les désarme en les méprisant: *Ces traits, dit quelqu'un, ressemblent à des Etincelles qui s'élancent d'un grand feu & s'éteignent aussi-tôt quand on ne souffle pas dessus.*

Quoi de plus condamnable que *Simon Tournai*, qui osa se vanter d'anéantir lui seul la Religion Chrétienne, s'il faisoit tant que de l'ataquer, & *Mr. de la Mettrie*, qui l'a ataquée à tête levée, & qui faisoit gloire de son Athéisme? J'espère qu'on verra enfin une courte, mais bone réfutation de son Livre impie.

*L'Home sage jamais Goguenard dangereux
Ne fit Dieu le sujet d'un badinage afreux.*

Il y a de l'indécence à tourner en ridicule

ce qu'on ignore & qu'on n'a jamais étudié ; tel est le cas de la plûpart des Incrédules. *Les Génies du premier ordre*, dit Mr. de Fontenelle, *ne méprisent pas ce qui est au dessous d'eux, tandis que de petits Esprits méprisent même ce qui est au dessus.*

C'est encore manquer aux Bienféances que de faire en Chaire des applications malignes & injurieuses au Prochain. La Chaire de vérité ne doit point être le Théâtre de la Médifance, ou de la Calomnie.

On se permet, dans les disputes publiques* un usage qui me paroît heurter les Bienféances. On ne se fait aucun scrupule dans des Thèses sur des Matières de Théologie, de mettre en question les Perfections de l'Être suprême, d'oposer sa Bonté à sa Justice, & de demander pourquoi a-t-il fait ceci, & pourquoi n'a-t'il pas fait cela ? Come si Dieu étoit obligé de nous rendre compte de son plan & de ses desseins : Questions aussi té-

M 3

* J'ai observé une autre indécence dans les Disputes publiques ; il semble quelquefois que les deux Tenans soient prêts à se livrer combat, ils se menacent réciproquement, come s'ils vouloient faire de l'Auditoire un champ de Bataille ; on rapporte même qu'*Azo* célèbre Jurisconsulte, presse par son adverfaire, lui dona un coup de Canif.

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi.

meraires qu'indécentes. L'Ignorance fait toujours plus d'objections que la Science n'en peut résoudre. On le joue, pour ainsi dire, des sacrés mystères, come s'ils étoient oposés au sens comun, & que nôtre foible Raison fut l'unique règle de ce que nous devons croire, ou rejeter. N'y a-t-il pas dans la Nature des mystères incompréhensibles? Qu'on m'apprene quelle est l'origine de nos Idées & du mouvement? Quelle est la cause de l'union de l'Ame & du Corps &c. Je suis moins convaincu de nôtre Science par les choses que nous savons, que je ne le suis de nôtre ignorance, par le nombre de celles que nous ne savons pas. Il est certain qu'il y a dans la Nature des choses qu'on ne peut concevoir, mais qui ne sont pas moins vraies & certaines. Les mystères sont de cet ordre. La Raison ne peut atteindre à une hauteur si sublime, mais elle les aprouve, après s'être assurée que Dieu les a révélés. *Neuton* le grand *Neuton*, ne parloit jamais de l'Être suprême qu'avec recueillement & respect. La contemplation de ses Ouvrages immenses le remplissoit d'admiration; l'ordre qu'il y remarquoit, ce caractère de Puissance & de Sagesse, ce Tableau de l'Infini, que l'Être tout Parfait a imprimé dans l'Univers, & qui est come son sceau, tout cela élevoit, échauffoit l'Ame de cet illustre Phi-

lofophe , & le rempliffoit de crainte & d'amour : L'Etude de la Phifique devenoit pour lui une Théologie noble & pure.

On a dit que les Bienféances font un Supplément aux Loix ; mais elles en font fouvent le correctif , car les abus font quelquefois confacrés par l'ufage , & font plus refpectés que les Loix mêmes : Par exemple le Duel a bravé longtems les Loix , & s'eft élevé au deffus d'elles , quelque'opofé qu'il fut au bon ordre , à la Raifon , & à la Réligion. Ceux même qui ne fe font pas un fcrupule d'éluder les Loix & de les affujettir à leurs caprices , fe font un point d'honneur d'observer les Bienféances , dont le joug eft en quelque forte volontaire , & dont on ne peut s'af franchir fans s'expofer à un certain ridicule. C'eft ce qui a fait dire à Mr. de *Voltaire* * , que *Molière peut être regardé comme le Légiflateur des Bienféances du monde* ,

M 4

* Mr. de *Voltaire* fait cette éloge de *Molière* à la pag. 17. de l'Article des Beaux-Arts ; c'eft principalement dans cet Article , où je lui trouve un goût fin & délicat , une intelligence & une érudition peu communes. Il eft ailleurs un grand Poète , un bon Hiftorien , un Orateur éloquent , mais ici il parle des Sciences & des Arts en Conoiffeur , qui en font la jufté valeur.

parce qu'il relève finement ce qui paroît irrégulier dans la Conduite & les Mœurs , & qui n'est pas soumis aux Loix. En ceci, Mr. de *Voltaire* s'écarte moins du vrai, qu'un Auteur *Anglois* , qui a prétendu que le grand *Corneille* , par la noblesse des sentimens , qu'il met dans la bouche des Héros de ses Tragédies , avoit inspiré aux *François* un Courage & une valeur extraordinaires. Je ne fai si cette idée singulière est juste & bien fondée ; il est peut-être plus véritable que sur le Théâtre on donne des leçons de Vertu , & des exemples de Vice ; quoi que *St. Charles Barromée*, Archevêque de *Milan*, eût permis la Comédie, qu'il corrigeoit lui même , & autorisoit par sa présence.

Mais, dit-on, outre les Maximes de Volupté qu'on débite sur le Théâtre & qui blessent les Bienfécances , on y laisse quelquefois échaper des traits qui ofensent la Religion. On pourroit citer en preuve les Comédies Anciennes d'*Aristophane* , où il se moquoit ouvertement des Dieux , & de leur culte. Mais la Religion Chrétienne, plus vénérable , & plus conforme à la Raison , a été aussi constamment respectée par les Auteurs des Comédies modernes, dont les p'us célèbres avoient une grande intelligence des Bienfécances & beaucoup de pro-

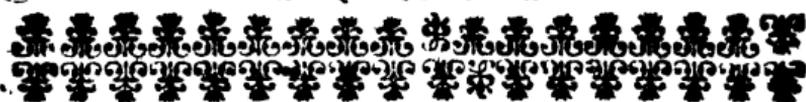
bité. D'ailleurs, la Langue *Françoise* est aujourd'hui fort pure & fort délicate; elle ne souffre rien d'indécent, & éloigne des oreilles ce qu'il n'est pas permis de voir & d'entendre. Mais ce n'est pas choquer les *Bienféances* ni la *Réligion*, que de lâcher des traits contre le *Fanatisme* & l'*Hypocrisie*: C'est ce que *Molière* a fait dans son *Tartufe*. La *Réligion* n'a rien de comun avec la *Superstition*, qu'elle désavoüe: Elle élève autant l'*Esprit*, que la *Superstition* l'abaisse & l'égaré.

Come ceci est un *Essai* & non un *Sermon*, & que je n'ai pas crû devoir m'affujettir à une méthode *scholastique*, ordinairement fade & ennuyeuse; je finirai par une *Remarque*, qui n'a aucun rapport avec les précédentes, mais qui entre dans le *Sujet*: La *Bienféance* ne consiste pas dans une enfilade de cérémonies ou de formalités & un tissu de *Complimens*, dont on a fait une tablature, & qu'on récite come des *Perroquets*: *Etiquette* aussi fatigante pour celui qui en est l'objet, que pour celui qui l'observe. On est quelquefois fort incivil à force de *Civilités*: Heureusement, une honête liberté a pris la place de cet esclavage: Nous la devons peut être à l'*Esprit Philosophique* de ce *Siécle*, & au comerce des *Femmes*, qui savent saisir ce que les *Bienféances* ont de plus aimable, de

plus délicat , & même de moins pénible.

Je ne fais si çà n'est point choquer les Bien-séances que de nommer des Persones respectables ou illustres , par leurs Noms propres , sans y ajouter une épithete , ou le titre de *Monsieur*. Je fais qu'on ne dit point *Mr. Ciceron* , *Mr. Virgile* , ils sont Anciens. Il n'en est pas de même des Modernes : Je crois qu'on doit dire *Mr. de Voltaire*. *Mr. de Fontenelle*.





CONSIDERATIONS

Sur l'Histoire de JUSTIN pour servir de Réponse aux Remarques Critiques inserées dans le Journal du Mois de Juillet.

ADorer les Anciens jusques dans leurs défauts est la plus lache des Superstitions ; épilucher avec hardiesse leurs erreurs convient à un Philosophe ; les justifier contre les Critiques mal fondées, est un devoir non moins sacré & bien plus agréable.

Je rends justice à l'Esprit & aux Lumières du Savant inconnu, qui a exercé sa Critique sur *Justin* : J'applaudis à ses intentions ; mais précisément la connoissance de cet Esprit & de ces intentions m'assure qu'il verra sans chagrin ce qu'on peut opposer à ses Jugemens, & qu'il envisagera plutôt le but commun que nous nous proposons, que les Routes différentes par lesquelles nous y tendons.

Je comence avec plaisir par le remercier de m'avoir appris ce fait curieux touchant les *Esclaves Scythes* ; par avouer le peu d'exactitude de *Justin*, lors qu'il se sert de *Virgines* & de *Scorta* pour désigner les Concubines de *Sardarnapale*, & par reconoitre la justesse

de sa Critique Chronologique, sur l'âge de *Philippe*. Cette dernière Erreur de *Justin* est si grande, que je suis surpris qu'elle ait échappé à ses Comentateurs. Je voudrois pouvoir conserver le même ton par tout; mais les Intérêts de la Vérité sont sacrés. Il s'agit de faire voir en entrant dans un certain détail, ce qu'on peut alléguer pour défendre *Justin* & pour invalider la force des Remarques critiques.

Justin, à l'exemple de beaucoup d'autres Historiens, avoit rempli les Origines de la plupart des Nations, par des Narrations conservées par la Tradition, consacrées par l'éloignement des Temps & souvent par la Religion même, mais remplies de ténèbres & de fables, qu'elles avoient aquis, en passant par des Canaux si propres à corrompre la vérité. Nôtre Anonime, pour épurer l'Histoire, établit pour Maxime* (blâmant *Justin* d'y avoir manqué) qu'un Historien ne doit se charger, que de ce qu'il croit vrai. Cette Maxime paroît plausible, & peut-être est-elle juste, si on la borne aux Historiens qui écrivent l'Histoire de leur propre Temps; mais dès qu'il est question des Temps fabuleux & obscurs, je la regarde come très dangereuse, & par là même come

* Journal Helvétique de Juillet. p. 6.

peu propre à servir de règle à un Historien. La distinction de Fables grossières, & de celles qui peuvent être plausibles, ne suffira point pour guider l'Historien & pour vous épargner la perte de bien des morceaux intéressans. Elle est trop vague & nous laisse toujours à la discrétion de l'Ecrivain. Voici les Inconvéniens, qui me semblent pouvoir résulter de l'établissement de cette Maxime.

1^o. Nous risquerions de voir bien des Faits réels relégués dans la Classe des Fables, mêmes absurdes, & de les voir profcrits come telles. Beaucoup de droiture & une saine Critique, ne garantiroient point un Historien de tomber souvent dans cet écueil. Il n'y a point de Secte de Philosophie, ou de Religion, point de Nation, qui n'ait un grand nombre de préjugés, souvent réduits en système. On suce ces idées avec le lait; on s'acoutume à les considérer come premiers Principes, & tout ce qui leur est opposé est considéré par là même non seulement come faux, mais encore come absurde. Qu'un bon Paeien habile Home d'ailleurs, eût lû ces morceaux de *Sanchoñni à l'hon qu'Eusèbe de Césarée**

* *Euseb. Præparat. Evangel. L. II. C. 10. Je n'entre*

nous a conservé. Frapé de voir des Fables (selon lui) aussi ridicules & aussi impies; qui représentoient les Dieux comme aiant été autrefois des Homes, il les auroit condamnées à l'oubli; cependant cette Maxime du Savant Anonyme nous auroit couté un des curieux Monumens de l'Histoire ancienne. Tous les Systèmes se doivent ici l'indulgence mutuelle de rassembler tous les Faits, ceux mêmes qu'ils ne sauroient adopter. Ils y trouveroient tous leurs comptes.

II. Tout est lié; le vrai tient souvent au fabuleux. Combien de Loix, d'Usages, de Cérémonies très réelles, qui doivent leur origine à la Croïance des faits les moins vraisemblables. Quoi de plus vrai que la Coutume des *Corribantes* de fraper sur leurs Boucliers dans leurs Cérémonies religieuses? Quoi de plus faux que son origine supposée, le dessein d'empêcher que *Saturne* n'entendit le cris de *Jupiter* encore Enfant.

III. Des faits faux à tous égards en eux mêmes & dans leurs suites peuvent n'être pas destitués de toute utilité. On peut y démêler quelques fois de certaines bizarreries

n'entre point dans la Dispute de St. Augustin sur l'authenticité de ce Fragment. Je sais ce que Cumberland & Dodwell ont écrit là dessus.

soit de l'Home, soit de quelque Nation particulière; conoissance des plus dignes d'un Philosophe. Les Fables que *Justin* nous raconte sur l'Origine des *Mèdes* & des *Arméniens*, servent à nous fournir de nouveaux Exemples de la vanité des *Grecs*, qui raportoient tout à leur Nation, & qui faisoient la plus légère conformité de Noms, pour trouver les Fondateurs des autres Peuples parmi leurs Héros.

A la vérité un Historien peut & doit mettre quelque différence dans sa manière de narrer de tels Faits, d'avec la façon dont il raporte ceux qui sont revêtus d'un degré d'évidence plus grand, afin qu'on les prenne pour ce qu'ils valent, citant son Auteur, lors qu'ils en ont un, & leur donant l'appui de la Tradition, lorsqu'ils n'en ont point d'autre. *Justin* a toujours observé cette différence, & l'ayant fait on ne sauroit le blâmer, d'avoir sauvé de l'oubli des Evénemens, lesquels même ne me paroissent pas aussi absurdes qu'à notre Anonyme.

Mais au moins *Justin* n'est-il pas coupable d'avoir donné une Histoire si infidèle du Peuple *Juifs*, pouvant facilement conoitre la véritable? On ne sauroit justifier *Justin* sur cet Article. Son Histoire des *Juifs* (excepté ce qu'il dit de Joseph) n'est qu'un tissu de Fictions. Cependant il me semble qu'il ne

seroit pas difficile de trouver plusieurs circonstances, qui afoiblissent un peu la Censure de son Savant Critique. Choisissons en deux.

1. La Censure est un peu trop générale: Presque tous les Ecrivains Païens, qui ont voulu parler des *Juifs*, l'ont fait sans les connoître. C'est une accusation qu'une foule de Grands Homes leur ont intentée; on l'a même si souvent renouvelée, qu'elle est devenue presque *Lieu Commun*. Je suis d'autant plus surpris de la voir dans la bouche du Savant Inconnu, qu'à en juger par sa grande littérature, il doit l'avoir déjà vue bien plus fréquemment que moi. Une Critique come la sienne ne devoit pas admettre des Censures si usées. 2°. Je doute que *Trogue Pompée* ait eû tous les secours dont parle notre Critique pour connoître les Juifs. Les Livres de leur Loi étoient bien traduits en *Grec* de son tems, mais la Traduction ne paroît pas avoir été fort répandue parmi les Païens. Je doute même que la Copie originale de la Bibliothèque d'*Alexandrie* se soit multipliée parmi eux *. Les *Juifs* étoient bien établis à

* Histoire des Juifs par *Prideaux* l'An Avant J. C. 277.

Rome, mais étoient-ils fort comunicatifs avec les Païens. Je crois bien que ceux-ci ont un peu outré les choses quand ils ont dit d'eux :

*Non monstrare vias, eadem nisi sacra, colenti,
Quasitum ad fontem, solos deducere verpos. (*)*

Mais aussi il faut convenir qu'il y avoit du vrai dans ces acufations, & que les Juifs haïffoient & fuïoient le comerce des autres Nations : Avec de pareilles Gens quelle lumières pouvoit-on espérer, sur tout dans un tems, qu'un Etranger pouvoit facilement avoir de mauvaises vûes, en s'informant de leur Histoire ? Quant à *Justin*, il vécut dans un Siècle, où les Livres de *Josephe* & la Religion Chrétienne rendoient connue l'Histoire Juive, mais il ne pouvoit pas en profiter ; il abrègeoit un Historien & non une Histoire seulement, & sa qualité d'Abréviateur l'obligeoit de faire conoitre les erreurs de son Auteur, aussi bien que ce qu'il contenoit de vrai. Un Traducteur & un Abréviateur ont les mains également liées, quant à tout changement, & ne font point coupables des défauts de leurs Origininaux. La méprise de *Justin* (qui ne lui est pas particulière) sur le jour du Sabat, a déjà été relevée

N

par

* JUVENAL. Satyre. XIV. Tacit. Hist. Lib. V. C.
§. Justin Arist. Lib. XXVI. C. 2.

par *Casaubon* * qui en assigne la raison,

Nôtre Savant Anonime trouve une Contradiction assez frappante dans le Livre XIV. C. 6. de *Justin*. Il apelle *Thessalonice*, Belle Fille d'*Olimpias* & Fille de *Philipe*, & un moment après il la nomme Fille d'*Aridée*. Il ne manque à cette remarque que la nouveauté. *Bongarsius* & *Vorstius* l'avoient déjà faite ** & ce dernier l'avoit trouvé si marquée, qu'il croïoit le Texte corrompu, & qu'il jettoit la faute, non sur *Justin*, mais sur quelque Copiste ignorant, qui la voïant apellée Fille de *Philipe*, quelques Lignes plus haut, & sachant qu'*Aridée* s'apelloit aussi *Philipe*, n'hésita pas à lui doner le nom de Fille d'*Aridée*. C'est dommage que nôtre Anonime ne se soit pas servi d'une Edition de *Justin* mieux garnie de Notes †; il nous auroit épargné plusieurs de ses Remarques, qui n'ont pas l'agrément de la nouveauté.

Il trouve une autre contradiction dans le livre XX. C. 5. où *Justin* assigne pour raison de la Migration des *Gaulois*, leurs Divisions Intestines, au lieu qu'ailleurs, il en

* Casaubon ad. Sueton. L. II. C, 76.

** Ad. Just. Hist. Lib XIV. C. 6.

† Je me sers de l'Edition de *Grævius* cum. *Notis Variorum*. à Leyde. 1701.

donc pour raison la multitude trop grande de leurs Habitans , que le País ne pouvoit plus nourrir. Mais au fonds ces deux causes ne s'excluent point , ou plutôt l'une est une suite de l'autre. Cette multitude d'Habitans trop à l'étroit engendra des Divisions, qui firent quitter leur País aux *Gaulois*. La Narration de *Tite Live* le fait assez entendre* & le Docte Mr. De *Bochat* l'explique' plus au long **. Ce Peuple nombreux faisoit craindre pour la sûreté publique, & *Ambigat*, Roi des *Bituriges* & Monarque des *Gaules* déchargea le País en envoiant deux grandes Colonies en *Allémagne* & en *Italie*, sous la conduite de ses Neveux *Bellovese* & *Sigovefe*, jeunes Gens dont il redoutoit l'Esprit remuant; ainsi voila la Contradiction levée. Quant a l'Anachronisme de 200. ans, que l'Anonime croit y voir, j'avoüe franchement que ma pénétration ne va pas jusques là. Je sai que dans cet endroit, *Justin* parle de la venue des *Gaulois* en *Italie*; mais je n'aperçois point, qu'il la lie avec leur Am-

N 2

* Tit. Liv. Hist. L. V. C. 34.

** Mémoires sur la Suisse Ancienne par Mr. de *Bochet*. Tom. 1. p. 41.

ambassade à Denis , de manière à les faire envier comme deux Evénemens qui se sont suivis immédiatement.

Il se contredit encore, si l'on en croit son Censeur, au Sujet de *Pyrrhus*. Il venoit de raconter une perte de *Pyrrhus*, & dans le Chapitre suivant il ajoute, *Nec quisquam Pyrrhum, quâ tulisset impetum sustinere valuit. Je suis fâché qu'il n'ait pas continué sa Citation, Sed ut ad devincenda regna invictus habebatur, ita devictis, acquisitisque celeriter carebat.* Justin s'explique lui même. *Pyrrhus*, étoit invincible dans les commencemens; il n'étoit pas de même dans la suite. Il éprouva cette fortune en *Sicile*, en *Italie*, en *Macédoine*, & devant *Sparte*. Il batit les *Carthagiens* dans les premières Actions*. Ils reprirent le dessus dans la suite**. Encore suis-je bien surpris que nôtre Censeur, voulant blâmer une contradiction de cette espèce se soit servi d'un Exemple des plus équivoques, pendant que la Défaite de *Pyrrhus* en *Italie* étoit bien plus connue & moins douteuse.

Ce qu'on dit sur le compte des *Etoiliens* & des *Lacédémoniens* paroît bien plus plausible,

* *Just. Hist. L. XXIII. C. 2.*

** *Id. L. XXV. C. 3.*

& il semble qu'il est difficile de tirer d'affaire notre Auteur. Les *Eoliens* & les *Lacédémoniens* peuvent-ils à la fois avoir été le seul Peuple de la Grèce qui ait conservé sa liberté ? Non, mais voici ce qu'on peut répondre; 1°. Un Historien ne se rend point Garant de tout ce qui se dit dans ses Harangues, surtout dans une Harangue come celle du Livre XXVIII. C. 2. La Vanité qui animoit les *Eoliens* ne leur permettoit pas d'examiner avec beaucoup de rigueur, tout ce qu'ils avançoient. Il suffisoit que cela contribuât à la gloire de la Nation. 2°. Les deux choses prises dans un certain sens étoient chacune vraies. Dans le sens étroit du mot les *Lacédémoniens* étoient le seul peuple Grec, qui ne reconut point la puissance des *Macédoniens* & qui ne nommât point *Alexandre* pour son Général contre les *Perfes* * pendant que les *Eoliens* l'avoient fait, avec le reste de la Nation. Mais d'un autre côté les *Lacédémoniens* éprouvèrent la force des Armes *Macédoniennes*; ils furent défaits & ils perdirent leur Roi *Agis*, au lieu que les *Eoliens* n'essuièrent jamais une semblable dis-

* Frenshem. ad suplem. Quint. Curt L. II. C. 6.

grace. Ils servirent *Alexandre*, plutôt en Auxiliaires qu'en Sujets, & dès que les *Macedoniens* voulurent leur donner des ordres injustes, ils prirent aussi-tôt les Armes & soutinrent la Guerre avec avantage. Ainsi chacune de ces deux Nations, considérant les choses sous différents point de vue, pouvoit s'attribuer l'honneur d'avoir bravé les *Macedoniens*, & *Justin* ne demeure point chargé de cette contradiction.

Si *Justin* s'étoit contredit en effet sur le compte des *Gaulois* & de *Brennus*, come le veut nôtre Savant Anonyme, ils se seroit contredit d'une façon bien marquée. Refsusciter une Armée de *Gaulois*, qu'il avoit tués jusqu'au dernier Home, seroit compter un peu trop sur l'inadvertance du Lecteur. Il est vrai qu'ils ne sont pas tous aussi exacts que nôtre Savant Critique, mais ils apportent cependant quelque attention à leurs lectures. Aussi la Contradiction est-elle assez peu recevable. Voici le fait. *Brennus*, encouragé par les Victoires précédentes de ses Compatriotes fit une Irruption en Grèce, avec une Armée de cent cinquante mille Fantassins, & de quinze mille Chevaux*. Lorsqu'il forme le dessein d'ataquer *Delphes*, il ne prit avec lui qu'un Corps d'Infanterie

* *Justin. Hist. L. XXIV. C. 6.*

de soixante cinq mille Homes* il y périt lui & tout ce Corps ; mais il restoit toujours Cent mille *Gaulois*, qui n'étoient point entamés. Ceux-ci découragés par la perte de leur Général, se dispersèrent de diférens côtés. Quelques uns reprirent le Chemin de leur ancienne Patrie & s'établirent vers le Confluent du *Save* & du *Danube*, où ils se firent apeller *Scordisques***. Je suis faché qu'un aussi habile Home que l'est certainement nôtre Critique, n'ait pas laissé cette remarque peu digne de lui à *Berneccerus*, qui l'avoit faite le premier.

On acuse *Justin* d'avoir péché contre la Chronologie. Serons nous obligés pour le justifier de lui doner d'illustres Compagnons, & de dire que les Anciens ne se sont jamais distingués par leur grande exactitude sur cet Article? Tachons de n'y avoir pas recours.

On veut qu'il ait mal placé les Epoques des morts d'*Alexandre* Roi d'*Epire*, & d'*Agis* Roi de *Sparte*. Il les met, dit-on, immédiatement après la mort de *Darius*. A. VC. varr. 424. au lieu qu'*Alexandre* ne périt que l'an 428. & *Agis* seulement l'an 430. Je n'ai rien à répondre quant à *Alexandre*. Sa mort arriva certainement en 428. & *Justin* l'y a

* *Id. L. XXIV. C. 7.*

** *Id. L. XXXII. C. 3.*

fait entrer mal à propos, au lieu de se borner à l'unique événement de la mort d'*Agis*; car celle ci arriva, (quoiqu'en dise nôtre Anonime) l'an 424. peu de tems après celle de *Darius*. J'ai pour Garands les meilleurs Historiens & les Chronologiftes les plus exactes * qui s'accordent tous à la mettre dans cette Année. Je voudrois me servir de cette occasion, pour obtenir un peu d'indulgence pour *Justin* de la part de son Censeur. Il doit avoir senti, par son propre exemple, qu'on a beau conoitre parfaitement les matières sur lesquelles on écrit; se relache-t'on un instant, une Erreur se trouve au bout de la Plume, & passe sur le papier, sans qu'on s'en aperçoive.

Justin (dit-on) a grand tort de s'être servi du mot *diu* en parlant de la faveur dont jouit *Cléomène* à la Cour d'*Egypte*. Cette expression ne convient point à un espace aussi court, que celui d'une année. D'abord si on fait attention à la singulière circonstance d'un Roi en faveur, auprès d'un autre Roi, d'un Roi *Spartiate* sur tout, incapable de souplesse, de flatterie & de tout le manège des Cours, on trouvera encore ce tems bien long. Que

* Bibliot. Diod. sicul. L. XVII. C. 62. Quint Curt. L. VI. C. 1. Petavii Ration. Temp. Part. 1. p. 105.

seroit-ce donc, si *Justin* s'étoit servi ici de *diu* come d'une Particule qui done de la force à *in summâ dignatione*. Cet usage seroit très *Latin* *.

Avant que de finir ce petit Ecrit, qu'on me permette de remarquer une couple de défauts, assez essentiels, que j'ai toujours trouvé à *Justin*. L'ocasion de les indiquer pourroit ne pas se présenter sitôt, & en tout cas j'aurai fait voir, que si j'ai pris la défense de *Justin*, mon zèle n'est point aveugle.

19. Je me plains que *Justin* n'a pas connu le véritable esprit de l'Abrégé. Ses qualités distinctives doivent être la netteté & le choix. Celui de *Justin* remplit assez bien la première. On peut y prendre une idée assez claire des Evénemens qu'il contient, mais ces Evénemens me paroissent mal choisis. Une grande Histoire ne doit omettre presque rien, parce qu'il n'y a presque rien d'entièrement inutile. Mais un abrégé ne doit se charger que de Révolutions singulières, qui forment, ou qui changent une Nation; de ces grands traits, qui distinguent un Peuple & un Siècle d'avec un autre Peuple & un autre Siècle; des changemens importans dans le Gouvernement, dans la Religion, dans les Sciences; des

* Quint. Curt. L. VIII. C. 5. 23. notasq: Pitisci in locum.

Exemples extrêmes de Vertu & de Vice. Les petits détails, les Evénemens journaliers, & communs, ne sont point de son ressort. *Justin* prend pour l'ordinaire le contrepied de cette méthode, toute sensée qu'elle est. Il néglige les faits de la première Classe; il s'apellant sur ceux de la dernière. Il ose même songer quelques fois à faire le Rhéteur; il tâche, quoi qu'assez mal de remuer l'Âme*. D'autres fois il fait de longues Dissertations Philosophiques**. Ce n'est pas que je veuille les blâmer, mais du moins est-ce là du plus grand superflu, & on ne doit songer au superflu, qu'après avoir satisfait à tout le nécessaire. Si l'on me demande quel Ecrivain a rempli mon idée d'un bon Abréviateur, je répondrai, *Velleius Paterculus* parmi les anciens, & à quelques égards, *Mr. De Voltaire* parmi les modernes.

II°. Nous avons encore les Sommaires des Livres de *Troque Pompée* faits par une autre main que celle de *Justin*. On peut y voir de combien d'excellens morceaux il nous a privé. Les origines de la *Carie* †, de la *Crète* ††

* *Justin*. Hist. L. V. C. 7.

** Id. L. II. C. 1. L. IV. C. 1. 3. &c.

† Prolog. *Pomp.* L. XI.

†† Id. L. XXIX.

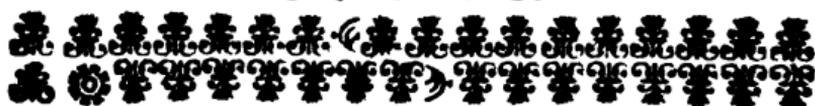
& de la *Colchiote* * nous manquent totalement, mais il y a deux omissions sur tout des plus importantes & qui sont même inexcusables. Il nous a frustrés de l'Histoire des *Guerres Puniqes*, & de la chute de *Carthage*** . Enfin après avoir amené l'Histoire des Successeurs d'*Alexandre* jusqu'à la fin du Règne des *Séleucides*, il s'arrête là, oublie entièrement la suite de celle d'*Egypte*, & nous prive par là d'un morceau aussi curieux que le Règne de *Cléopatre* †.

Quoi que j'aie critiqué plusieurs Remarques du Savant Anonime, je souhaiherois cependant fort, qu'il continuât de nous en donner sur quelques autres Auteurs. Il en est certainement très capable, & j'aimerois bien mieux le rôle de son Admirateur que celui de son Critique.

* Id. L. XXXVIII.

** Id. L. XLIV.

† Id. XLI.



QUESTIONS

De Droit Naturel.

CEux qui se sont attachés à l'étude du *Droit Naturel*, sont priés de vouloir bien résoudre les quatre Questions suivantes, qu'on leur propose par la voie du *Journal Helvétique*.

I. QUESTION.

Les Loix Naturelles, pour être de véritables Loix, doivent avoir une Sanction, c'est-à-dire, être telles que leur inobservation soit suivie d'une peine, d'un mal, & leur observation d'une récompense, d'un bien. Comment peut-on démontrer solidement cette Sanction?

II. QUESTION.

Si c'est un principe, come plusieurs le prétendent, que le caractère distinctif de toutes les Loix naturelles est d'être propres à procurer le bien & l'avantage des Homes, & que ce Caractère renferme la raison pour laquelle Dieu veut que nous les observions, comment peut-on faire voir, pour justifier ce principe, que ce Caractère se trouve dans la

Loi naturelle, qui nous ordonne d'honorer Dieu, c'est-à-dire, d'avoir pour lui tous les sentimens qui constituent son culte intérieur.

III. QUESTION.

Si la Loi naturelle nous défend de nous ôter la vie, come tout le Monde en convient, coment peut-on démontrer, pour justifier le même principe, que cette Loi se raporte à nôtre bien & à nôtre avantage, lorsque nous somes dans un tel état de maux, de misère & d'ennui, que la vie est pour nous un fardeau insupportable?

IV. QUESTION.

Les Loix naturelles ne nous imposent-elles aucune obligation à l'égard des Bêtes, & somes nous en droit de leur faire tout ce à quoi nôtre humeur & nôtre caprice peut nous porter? Et s'il y a une Loi naturelle qui nous impose quelque obligation à l'égard des Bêtes, coment peut-on faire voir qu'elle a le Caractère distinctif des Loix naturelles, c'est-à-dire qu'elle se raporte à nôtre bien & à nôtre avantage?



REFLEXIONS

Sur le Goût.

AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

L'Auteur de l'Essai sur l'Incrédulité vient d'être ataqué une seconde fois dans votre Journal ; c'est trop : J'avois dessein de répondre au Censeur , & il me donoit beau champ ; mais je crois qu'il vaut mieux le laisser s'écrire seul : La Critique instruit rarement , amuse peu , & aigrit beaucoup. Il n'y a point d'Ouvrages qui puissent être à l'abri de ses traits , & l'on peut faire une bone critique des meilleurs Livres.

Il me seroit peut-être aisé de faire celle du Dialogue sur l'Amour propre ; si je l'entreprendois , je montrerois que l'Auteur ne s'en défie point assés ; que c'est lui qui se flatte peut-être , que son Ouvrage est sans défauts & qu'il y en a beaucoup dans l'Essai sur l'Incrédulité * ; je prouverois ensuite , car il

* Je n'ai pas le premier Dialogue sur l'Amour propre sous les yeux , mais voici ce que je trouve dans le second : *Un Voyageur* , dit le Critique , *ne*
done

faut se conformer au goût du Censeur, avoir de la méthode, & indiquer son plan, que ce qu'il y a de bon dans son Dialogue se trouve en d'autres Auteurs, & en particulier dans les Maximes de Mr. de la Rochefoucault. Je démontrerois, en troisième lieu, que si l'Auteur de ce Dialogue, qui a tant de penchant à critiquer les autres, est un Home d'esprit, & on lui doit cette justice, il n'est pas un Génie supérieur, & que s'il ne voit rien au dessus de lui, il faut le plaindre, car il a la vûe bien courte. Mais en faisant cette critique je perpétuerai la Querelle, & tout Home sage doit craindre & éviter la Dispute. Il ne faut pas que les Gens d'esprit donent la Comédie aux Sots. J'abandone donc ce plan** ; j'ai remarqué

done sa Bourse à un Voleur qui l'attaque, que par amour propre. Pour moi je dirai sans raffinement, qu'il done sa Bourse parce qu'il aime mieux sauver sa vie que son bien. Je dirai encore qu'un Enfant qu'on menace du fouët, s'il n'apprend pas sa leçon, l'étudie non par amour propre, mais parce qu'il craint les estrières.

** Il me semble qu'il seroit de nôtre intérêt d'avoir plus d'indulgence que de sévérité pour les Ouvrages d'esprit. Une Critique dure & amère éteint l'émulation & étoufe les talens. Les jeunes Gens ont besoin d'encouragement pour se perfectioner ; les Auteurs médiocres pour faire mieux & soutenir leur efforts, & l'on doit pardonner aux Génies supérieurs leurs fautes, en considération de leur Génie.

que ces sortes de divisions réussissent rarement, même dans un Sermon. Après que le Prédicateur a annoncé l'ordre de son Discours, l'Auditeur intelligent devine ce qu'il doit dire; il s'endort & laisse parler l'Orateur. Peut-être que si on lui ménageoit le plaisir de la surprise, en se bornant à un ordre naturel, on soutiendrait & on fixeroit mieux son attention; c'est du moins l'idée d'un grand Maître. *La Coutume, dit-il, de diviser toujours en deux ou trois points des choses, qui, come la Morale n'exigent aucune division, est une coutume gênante, qui captive trop le Génie, & lui empêche de prendre l'essor.* Cet ordre, que le Censeur exige, seroit ridicule dans une Réfutation, où il s'agit de suivre son Adversaire à la trace, & de faire sentir quand il s'égare; c'est ce que fait l'Auteur de l'Essai sur l'Incrédulité, qui marche constamment sur les pas de l'Incrédule, & ne sort jamais de son Sujet. C'est la méthode que suit le *Speçtateur Anglois*, & lorsqu'on compare cet ordre à celui des Dictionnaires, il est étonnant que le Censeur qui a du goût n'en aperçoive pas l'extrême différence. L'Auteur du Dictionnaire suit l'ordre Alphabétique & celui d'un Discours de morale suit l'ordre de la matière, qui se présente naturellement.

J'ai dit que le Critique est un Home d'esprit, mais non un Génie supérieur; il y

en a très peu de cette dernière espèce. A peine un Siècle produit-il deux ou trois Génies de cet ordre & il y a même plusieurs Siècles stériles. Celui d'*Auguste*, de *Léon X.* & de *Louis XIV.* ont été les plus fertiles *, mais les Génies supérieurs, qui en ont été l'ornement, n'ont pas réussi également dans tous les Genres ; je n'en citerai qu'un exemple ; le grand *Corneille* excelloit dans la Tragédie & étoit très médiocre dans le Comique. D'ailleurs, pour conoitre le mérite des Génies supérieurs, il faut des Personnes très éclairées, & il y en a peu ; plus on a d'esprit & de lumières, plus on est capable de sentir le prix de ceux qui en ont, & de les juger. Le Poème du *Paradis perdu*, comparable à ceux d'*Homère*, demeura long-tems enseveli dans l'obscurité ; il falut que le célèbre *Addisson* le tira des ténèbres, & aprit aux *Anglois* qu'ils possédoient un trésor. Il y a plus encore ; tel Ouvrage

O

* Il ne s'éleva guères de grands Génies, dit Mr. de *Voltaire*, depuis les beaux jours que ces Artistes illustres ont rendu célèbres. A peu près vers le tems de la Mort de *Louis XIV.* la Nature sembla se reposer. Une espèce de dégoût est venu de la multitude des Chefs d'œuvres.

excellent paroît médiocre à un Esprit médiocre, parce qu'il n'est pas en état d'en découvrir les beautés, qui n'échaperont pas à un Génie supérieur. Nous jugeons comparativement, & relativement à ce que nous connoissons de mieux. Avant que nous eussions de plus grands modèles, les Poésies de *Ronsard*, excitoient l'admiration de ses Contemporains & *Montagne* en parle avec beaucoup d'éloge: Elles sont aujourd'hui méprisées. Avant que *Bussi Rabutin*, *Mad. de Sévigné* eussent publié leurs Lettres, celles de *Balzac* & de *Voiture* étoient citées pour exemple; a présent elles sont oubliées, & l'on se moqueroit de ceux qui voudroient écrire come eux. Mais ne croiés pas, *Monsieur*, que certains Auteurs soient peu estimables, parce qu'ils ne sont que médiocres. Dans un Siècle aussi éclairé que le nôtre c'est beaucoup d'être parvenu à ce point: Le Censeur & moi avons intérêt d'en faire l'Apologie, qui est très facile. Tous les Architectes ne sont pas des *Mansards*, tous les Peintres ne sont ni des *Raphaels*, ni des *Michels-Anges*, cependant on emploie avec succès des Architectes & des Peintres d'une Classe inférieure. Quoique le Législateur des Poetes, le fameux *Despréaux*, ait dit en parlant du Parnasse,

Qui ne vole au Somet tombe au plus bas degré,

On trouve qu'il y a encore des places honorables entre le haut & le bas. On lit avec plaisir les Oeuvres de *Pavillon*, du Père du *Cerceau*, & celles de quelque autres Poètes, qui n'occupent pas la première place. Combien d'Orateurs, qui ne sont pas de la force de *Bossuet*, de *Fléchier*, & de *Massillon*, & qui méritent cependant nôtre estime! Dans l'art d'écrire, dit Mr. de *Voltaire*, on peut être encore quelque chose au second rang. Les premières places sont prises. On ne peut presque plus dire, que ce que l'on fait déjà. On a épuisé presque toutes les Matières: *La Bruïère* dit: *Nous ne faisons que glaner après les Anciens.* On peut ajouter aujourd'hui, après les Modernes; mais les Sources du vrai & du beau nous sont encore ouvertes; refuserons nous d'y boire, parce que d'autres ont bû avant nous? Nous avons encore les mêmes couleurs dont *Virgile*, *Cicéron* & *Racine* ont fait usage, refuserons nous de les emploier, parce que nous ne savons pas manier le Pinceau avec la même force ou la même délicatesse? Mépriserons nous les secondes places; parce que nous ne pouvons atteindre aux premières? Si nous ne pouvons aquerir le mérite de l'invention & du dessein, il nous reste celui de l'expression & du coloris. Rien de plus commun & de plus rebatu, que cette Pensée,

*La Mort n'épargne Personne ; mais voies quel
relief Malherbe lui prête dans ces Vers ,
imités d'Horace ,*

*Le Pauvre en sa Cabane où le Chaume le couvre
Est sujet à ses Loix ;
Et la Garde qui veille aux Barrières du Louvre ,
N'en défend pas les Rois ;*

Je crois avoir démontré dans cette Lettre, qu'un ordre méthodique n'est pas toujours nécessaire, & qu'un Auteur médiocre est très estimable, quoi qu'il ne soit pas Inventeur ni Original ; s'il s'y trouve quelque chose qui déplaît au Censeur, j'en suis fâché ; mais il doit le pardonner en faveur de l'Eloge qu'on a fait de l'Auteur de l'Abeille Littéraire, qui est fort de ses Amis.





L'AMI DES LETTRES

Au Traducteur de SETY.

MONSIEUR,

JE vous avoüe , que lorsque que j'ai hazar-
 dé quelques Remarques sur les Lettres de
Sèty , je ne vous ai point envisagé come Tra-
 ducteur , mais come Auteur de ces Mémoi-
 res , & par conséquent , come absolument
 Maître d'y faire tel changement que vous
 jugerés à propos. Les retranchemens que
 j'aurois souhaités avoient moins pour but de
 bonifier l'Ouvrage , que de le rendre plus
 apropié à la façon dont la publication s'en
 fait. La plûpart des Lecteurs du *Journal Hel-
 vétique* , par une œconomie dont plusieurs
 pourroient se passer , font de nombreuses
 associations , au moien desquelles il satisfont
 leur curiosité à très peu de fraix , mais ils se
 mettent par contre dans le cas de ne pouvoir
 recourir aux Journaux , après les avoir lûs ,
 & même de ne pas tirer grand fruit d'une
 lecture , qui se fait ordinairement avec beau-
 coup de rapidité. C'est principalement en
 faveur de ces Lecteurs , qui font le plus

grand nombre , que j'aurois voulu diminuer les détails & rassembler les Faits principaux , afin de ne pas surcharger leur Mémoire & de les mettre plus en état de suivre le fil de la Narration. L'offre que vous faites de remettre à un Libraire la suite complete de cette Histoire , pour en faire un Ouvrage séparé , me paroîtroit très acceptable ; mais je me trouve come vous dans une position à ne pouvoir prendre sur moi cette entreprise. Je crois donc , *Monsieur* , qu'après les raisons que vous avés alléguées pour ne faire aucun retranchement à vôtre Original , rien n'empêchera que vous ne continuiés à publier ces Mémoires sur le même pié que ci devant ; le Public aimera toujourns mieux les voir ainsi par parcelles , que d'en être tout à fait privé. Il seroit même à propos d'augmenter la portion qui paroît chaque Mois. Le tort que cela pourroit faire à la variété du *Journal* sera réparé par l'accélération de la fin de l'Histoire , qui par là fera moins coupée. Les Lettres étant plus étendues ou en plus grand nombre offriront aussi des Evénemens plus propres à être retenus *.

* *Note des Edit.* Nous adoptons l'idée de l'*Ami des Lettres* & nous nous ferons un plaisir de doner chaque Mois une plus grande étendue aux Lettres de *Séty* , si le Traducteur veut bien nous les faire passer.

En qualité d'*Ami des Lettres*, je vous dois des remerciemens des peines que vous vous donés pour plaire au Public. Il est certain que les Mémoires de *Séty* méritent d'ocuper des places plus honorables que des Toilettes de Coquettes ou des Canapés de Petits Maitres & dès que vous vous contentés du Titre de Traducteur, vous mérités des éloges d'avoir choisi un Auteur si rempli de Maximes instructives & de Sentimens délicats. Je souhaite, *Monsieur*, que vôtre loisir vous permette de doner souvent quelques Morceaux de vôtre façon. Si vous ne réunissés pas tous les suffrages, ce qui est à peu près impossible, vous devés dumoins être assuré que vous avés la pluralité en vôtre faveur. Quoique mon jugement particulier ne doive pas être compté pour beaucoup, je me fais un plaisir de me mettre du nombre de vos Partisans & come je le suis beaucoup des Dames, & que vous dites avoir quelque conformité avec elles, cela augmente encore les sentimens d'estime & de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

Vôtre &c.

AUX EDITEURS

Présumant par la Lettre du Traducteur de *Séty*, qu'il aura interrompu, pour ce Mois, la suite de ses Mémoires, j'ai crû ; *Messieurs*, devoir chercher à en dédomager les Amateurs de la Partie Historique de votre Journal, en remplissant en quelque sorte cette Lacune, par l'Histoire *Ecoissoise* que je joins ici.

HISTOIRE

D'ELIZABETH LOCHABER*.

LE triste Evénement, qui acompagna la Naissance d'*Elizabeth Lochaber*, sembloit lui présager tous les malheurs auxquels elle seroit exposée : En recevant le jour, elle le ravit à sa Mère. Milord L***. son Père, inconsolable de la perte d'une Epouse chérie, & qui méritoit de l'être, ne songea à la réparer, qu'en faisant revivre en sa Fille, les mêmes Vertus qu'il avoit tant admirées, chez celle qui étoit l'objet de ses regrets. Résolu de rendre ce cher Enfant véritablement digne de sa Naissance, il s'appliqua de bonne heure à son Éducation. Il cessa de se

* Au nom de cette Dame, je substitue celui de la Province où elle est née.

répandre & ne goûta, pendant plusieurs Années, d'autre plaisir, que celui que lui procuroit les Careffes tendres & enfantines du premier & seul Fruit de son Mariage.

Quoique l'on envisage affés généralement les Habitans de la Partie Septentrionale de l'*Ecoffe*, à peu près come sauvages, il y a cependant, parmi les Persones d'un certain Rang, des Mœurs, de l'Education & de la Politesse. Milord L*** se faisoit distinguer par une Probité reconüe, de vastes Lumières & beaucoup de Jugement. Il avoit fait de très bones Etudes dans la célèbre Université d'*Oxford*, & étoit en état de doner à sa Fille des conoissances distinguées.

Un naturel heureux, cultivé par des Maitres habiles, fait ordinairement de rapides progrès. Mais lors qu'un Père judicieux travaille lui même à former ses Enfants; qu'il a continuellement les yeux sur eux, & sur les Maitres qu'il leur done; que ses soins ne sont pas partagés; que la tendresse paternelle, loin de l'aveugler sur leurs défauts, les lui fait découvrir pour les corriger, on est en droit de tout attendre de leur part: Aussi *Elizabeth Lochaber*, dès l'âge de 12. Ans, surprenoit par l'étendue de ses Conoissances, par la justesse de son Esprit, par la vivacité de ses reparties, &, ce qui est bien plus prisable encore, elle charmoit par

sa douceur & par la bonté de son caractère. Elle en donna des traits marqués en adoucissant le sort des Domestiques & en foulageant nombre de misérables.

Milord L***, enchanté des progrès de son aimable Fille, résolut de la faire paroître dans le grand Monde. Il étoit particulièrement lié avec plusieurs Pairs & Seigneurs *Ecoffois*, qui se trouvoient à la Cour du Vice Roi, ce qui le détermina à se rendre à *Edimbourg*. Pour cet éfet, il partit de K*** le 17. Juin 1743. Il s'arêta quelque tems à *Athole*, à *Perth* & au Château de *Blair*. Les Seigneurs de ces endroits là étoient du nombre de ses Amis intimes. Ils le reçurent avec d'autant plus d'empressement, que depuis long-tems ils l'avoient très peu vû; la douleur de la perte de son Epouse & les soins qu'il avoit donné à sa Fille, l'ayant presque toujourns retenu dans la retraite. Tous ceux qui virent l'aimable *Elizabeth* en furent charmés, mais elle fit en particulier l'impression la plus vive sur le Fils du Comte d'*Athole*, jeune Home d'environ 17. Ans, d'un naturel assés heureux, mais d'une vivacité sans bornes.

Quoique *Elizabeth* ne fut pas une beauté, elle avoit une de ces Phisionomies intéressantes, bien plus propre à toucher que la régularité des traits. Ses Discours, ses Ac-

tions, les Gestes étoient acompagnés de ces graces naturelles, qui donent du prix aux plus petites choses. La justesse de son Esprit, la solidité de son Raisonnement ne permettoient pas de s'apercevoir de sa grande jeunesse & sa taille avantageuse contribuoit encore à la faire mettre au rang des Persones faites. Cependant son Cœur n'étoit point encore susceptible d'Amour, & tous les soins & les attentions du jeune Comte d'*Athole*, ne purent exciter chez elle d'autre sentiment que ceux de l'amitié & de la reconnoissance.

Elizabeth aiant quité *Athole*, le jeune Comte fit tous ses efforts pour engager son Père à lui permettre d'aller passer quelque tems à *Edimbourg*, mais des raisons de politique s'oposoient à sa demande. Le Comte d'*Athole*, attaché dès long-tems à la Maison *Stuart*, travailloit déjà alors à augmenter le nombre de ses Partisans & à préparer les Esprits, pour la grande entreprise qui s'exécuta l'Année 1745. & qui fit couler si abondamment le Sang le plus illustre de l'*Ecosse*. Il ne lui convenoit donc pas, dans de telles circonstances, que son Fils se présenta au Vice-Roi; il devoit chercher à être en quelque sorte ignoré, afin qu'on éclairât d'autant moins sa conduite.

Elizabeth, arrivée à *Edimbourg*, fit l'admiration de tout ce qu'il y avoit de Persones

distinguées avec lesquelles elle se trouva en liaison. Les Dames même donèrent des éloges à son Esprit & voulurent bien lui trouver des agrémens, parce qu'elle paroissoit sans prétensions. Son Père goûtoit la joie la plus parfaite, & tout sembloit lui promettre l'avenir le plus heureux.

Tandis qu'il ne s'occupoit qu'à procurer à sa Fille tous les agrémens imaginables, la Fortune se préparoit à l'ataquer dans son endroit le plus sensible : Cette chère Fille tomba dangereusement malade & les Médecins lui anoncèrent qu'il étoit à la veille de la perdre. Son désespoir fut proportioné à sa tendresse, & le réduisit lui-même dans l'état le plus triste. Ses Amis comencèrent à désespérer également de la vie du Père & de celle de la Fille, & il faloit une espèce de Miracle pour les sauver. Le Ciel l'opéra, ce Miracle, au moien d'un *Qui pro quo* d'un Apoticaire. Il venoit de composer une espèce de Poison, dans le tems que le Domestique de Milord L***. vint chercher une Potion, que les Médecins avoient encore ordonné pour la mourante Miladi. Le Garçon qui devoit la doner se trompa de Bouteille & remit au Valet le Poison préparé. L'Apoticaire s'en aperçût, quelques minutes après, & craignant les suites d'une telle méprise, s'il en faisoit l'aveu, il crut

qu'il valoit mieux supofer une nouvelle Ordonnance du Médecin , pour lui faire avaler un Contre-poison. Il l'envoia en difant que l'Ordonnance portoit de le prendre fur le champ. Heureufement que dans le tems qu'on voulut doner le prémier Remède à la jeune Ladi , elle étoit tombée en foibleffe , ce qui l'empêcha de l'avalér. Elle començoit à revenir à elle , lors qu'on aporta le fecond ; c'étoit un Vomitif qui fit un éfet merveilleux. Ne trouvant point de Veniu à chaffer , il fit fortir les mauvais levains qui ocafionnoient la maladie , & dès lors Ladi fe rétablit infenfiblement fans aucun autre fecours que celui de fon bon Tempéramment. L'état d'*Elizabeth* fervoit de Thermomètre à la fanté de fon Père & leur convalefcence fe fuivit de près. Cependant Milord crut que l'air d'*Edimbourg* ne leur convenoit pas & après 9. Mois de féjour , il jugea à propos de reprendre le chemin de fa Province.

Au retour , ils s'arétèrent encore à *Athole* pendant quelques Semaines. Ce fut dans cette ocafion que le Comte fit à Milord L*** l'ouverture des projets qui fe formoient pour rétablir la Maifon *Stuart* , fur le Trône de la *Grande-Bretagne*. Il le follicita vivement d'entrer dans fon plan & fit tous fes éforts pour réveiller en lui l'amour que fes Ancêtres avoient porté à cette infortunée Maifon.

Le Lord L... avoit été élevé dans des principes Anti-Roïalistes, mais les malheurs qu'avoient éprouvé jusques alors tous ceux qui s'étoient atachés au Prétendant, lui avoient fait faire des réflexions & la tendre amitié qu'il avoit pour sa Fille, lui fit craindre de l'exposer à l'infortune. Il se borna donc à répondre à son Ami, qu'il ne pouvoit pas se décider, mais qu'il lui promettoit un secret inviolable.

Pendant que le Comte d'*Athole* faisoit ses efforts pour persuader le Lord L... de se dévouer au service de celui qu'il apelloit son légitime Maître, son Fils employoit toute l'éloquence du sentiment, auprès de la jeune *Elizabeth*, pour lui peindre sa Passion & lui inspirer du retour. Elle lui répondit toujours avec une sagesse fort au dessus de son âge, en évitant également de le réduire au désespoir & de lui doner une espérance mal fondée. Mais l'impatience du jeune Comte ne lui permit pas d'écouter la voix de la Raison; il forma un projet téméraire, qui ne lui réussit que trop.

Quelques jours avant le départ du Lord, il feignit une indisposition. Un Médecin gagné lui conseilla de changer d'air & pour cet éfet il se rendit dans un Château écarté, que son Père avoit a l'extrémité de la Province. Il ne voulut pour l'accompagner que

se Médecin, son Valet de Chambre & deux Laquais, dont il étoit sûr. La veille du départ de Milord L . . . , il fit anoncer à son Père, qu'il avoit eû une violente crise, mais qu'il étoit absolument hors d'Afaire & qu'il ne lui restoit qu'une extrême foiblesse, qui ne lui permettoit d'être levé que quelques heures chèque jour; que le Médecin l'assuroit cependant, que dans une dixaine de jours au plus tard, ses forces lui reviendroient entièrement, & qu'il ne manqueroit pas de l'informer régulièrement de sa situation. Immédiatement après qu'il eût fait partir cette Lettre, il alla, acompagné de 7. Homes masqués, se mettre en Ambuscade dans un Bois toufu, par où Milord L . . . & son aimable Fille devoient nécessairement passer. Milord avoit pour toute Escorte 4. Domestiques. Deux d'entr'eux furent tués de deux coups de Pistolets; les deux autres prirent la fuite. Milord se défendit vaillamment, il blessa assés dangereusement l'un des Masques, mais succombant enfin sous le nombre, il eût la douleur de voir conduire sa chère Fille sans conoissance, dans une Chaise de Poste, qui s'étoit aprochée au premier coup de Pistolet. On y fit entrer aussi la Femme de Chambre & la Chaise s'éloigna avec la dernière vitesse.

Il faut être Père & Père aussi tendre que

l'étoit Milord L... pour pouvoir se faire une idée de sa douleur. Elle lui ôta, pendant plusieurs heures, toute présence d'Esprit; les deux Domestiques qui s'étoient éloignés revinrent à lui, le mirent dans son Carosse & continuèrent tristement leur route.

Le jeune Comte d'*Athole* aprochoit cependant de son antique Chateau. Il y arriva sans que la jeune Miladi eût encore repris les Esprits. Sa Femme de Chambre la mit au Lit & la fit revenir à elle. Elle s'informa d'abord de son Père. On l'assura qu'il se portoit très bien, & cette Femme affectionnée eût la prudence de ne lui rien dire de son infortune, dont elle avoit absolument perdu le souvenir.

Le Comte laissa passer deux jour; sans voir sa Prisonnière. Au bout de ce tems, il entra dans sa Chambre & s'aprochant d'elle respectueusement, il s'atendoit à essuier les reproches les plus vifs & les mieux mérités. Quel fut son étonnement de voir au contraire, qu'elle ne lui marquoit d'inquiétude que sur la santé de son Père: *Ah! Comte, lui dit-elle, vous serez sans doute plus compatissant, que cette cruelle Charlotte; elle a constamment refusé de me conduire auprès de Milord, sous le vain pretexte que j'étois trop foible: Je me trouve cependant en état de voir du Monde & vous me ferez plaisir de me conduire*

dans la Sale de Compagnie. Le Comte crût devoir l'entretenir dans son erreur : *Milord*, répondit-il, s'est engagé avec mon Père dans une partie de Chasse, qui doit durer 7. à 8. jours. Votre indisposition sans doute vous l'aura fait oublier. Quant à mes Sœurs, elles n'ont pu se dispenser d'assister au Mariage d'une de nos Parentes du Voisinage, où je me suis moi-même rendu & c'est autant de leur part, que pour satisfaire ma propre impatience, que je suis venu aujourd'hui m'informer de votre santé. La crainte de se couper ou de lui donner des soupçons l'engagea à abrèger sa visite. En sortant, il fit signe à *Charlotte* de le suivre; il lui traça le plan de sa conduite, la menaça des peines les plus terribles, si elle ne suivoit pas entièrement ses ordres, & lui promit au contraire de la récompenser, si elle vouloit lui être fidèle.

D'un autre côté *Milord L...* un peu revenu à lui, prit le parti de parcourir lui-même toute l'*Ecosse*, pour découvrir s'il étoit possible les traces de sa Fille; il mit sa Maison en Campagne & employa tous ses Amis à des recherches, inutiles pendant long-tems. Il désespéroit de jamais réussir, lorsqu'un jour étant extrêmement rêveur, dans le Parc du Chateau de *Blair*, il vit tomber à ses pieds un petit Billet, où il lut ces deux Lignes, d'une écriture assés mauvaise : *Le jeune Comte*

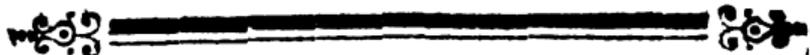
*d'Atholé est le Ravisseur de votre Fille : Il la tient Prisonnière au Chateau de R.... Il prit sans balancer le parti de communiquer ce Billet au Père du Comte , qui ne put se persuader que son Fils eût été capable d'une telle Action. Les nouvelles qu'il avoit de la foiblesse de sa santé, le confirmoient encore dans l'idée de son innocence. Il ne crût pourtant pas devoir refuser à son Ami de l'accompagner. Ils partirent secrètement , n'ayant avec eux que deux Domestiques de confiance. Ils arrivèrent aux Portes du Chateau , sans être aperçus : Elles étoient fermées , ce qui comença à donner des soupçons au Comte. Il heurta assés long-tems ; enfin le Médecin se présenta : *Ab ! Seigneur , lui dit il , le Comte votre Fils est parti il y a quelques heures , pour aller vous surprendre. Il se trouve rétabli & je suis resté seul ici , pour mettre ordre à quelques Affaires. Mais je compte qu'en pressant un peu vos Chevaux , vous le joindrés encore chez le Comte de P... où il se proposoit de dîner.* L'air & le ton du Docteur anonçoit assés combien il étoit coupable. *Scélerat , lui dit le Comte d'une voix terrible , si tu ne nous conduis pas dans l'instant auprès de Lady Lochaber , ta mort va purger la Terre d'un Monstre tel que toi.* Le Docteur intimidé demanda grace , en promettant de tout découvrir. Ils trouvèrent en éfet l'infortunée*

Elizabeth dans un Appartement fort reculé de l'intérieur du Château. Elle étoit d'un accablement inconcevable. Sa Femme de Chambre, étendue sur un Lit de repos, paroissoit mourante. Elle venoit de recevoir une blessure du jeune Comte en cherchant à soustraire sa Maitresse à sa brutalité ; celle-ci s'occupoit à étancher son sang, lorsque Mirlord & le Comte entrèrent dans la Chambre. Il est des situations qu'il n'est pas possible de décrire, sans leur faire perdre de leur vivacité. Telle fut dans cet instant celle de Mirlord L... & de sa chère Fille. Après la première surprise, elle lui fit un détail de tout ce qu'elle avoit souffert depuis deux Mois, qu'elle étoit dans cette Maison ; le jeune Comte avoit mis tout en œuvre pour la séduire ; d'abord il n'avoit employé que les voies de la persuasion ; il avoit eû recours ensuite aux mauvais traitemens & l'avoit enfin menacée des dernières extrémités. Il avoit déjà le jour même, voulu mettre en œuvre la violence, mais secondée de sa Femme de Chambre, elle avoit rendu ses efforts inutiles. Il avoit déchargé sa rage sur la fidèle *Charlotte*, dont il venoit de percer le bras d'un coup d'Epée. En sortant, il avoit fait des Sermens horribles, que le lendemain seroit le jour marqué pour son triomphe ou plutôt le jour d'opprobre de son infor-

tunée Victime: Elle ne voioit d'autre ressource que la mort, pour éviter l'infamie. Il y avoit près de 15. jours, qu'ayant aperçu, pour la première fois, une figure humaine, parmi les brouffilles qui environent le Chateau du côté de ses fenêtres, elle jetta au hazard un Billet à l'adresse de Milord, mais n'ayant eü jusques a ce jour aucune lueur d'espérance, elle avoit envisagé cet expédient come entièrement infructueux.

Milord indigne ne respiroit que la vengeance, & la colère du Comte contre son Fils n'étoit guères moins grande; mais le coupable ne paroissoit point: Après son infame tentative, il étoit monté à Cheval pour un peu se dissiper & un Laquais étant allé l'avertir de l'arrivée de son Père, il n'avoit pas trouvé convenable de revenir au Chateau. La suite de cette Histoire prouvera que son crime ne demeura pas impuni.

Nous renvoions à un autre Mois, la continuation de cette Histoire.



AUX ÉDITEURS.

*A l'ocasion de l'Ouvrage qui a pour Titre
' AGLAE' PHILOSOPHE , où la Philoſophie
à la portee des Dames.*

M E S S I E U R S .

DANS un de ces accès d'humeur , que l'on doit toujours passer à un joli Viſage , coeſé à la *Pompadoure* ou en *Rhinoceros* , je pris la réſolution de vous adreſſer une Lettre de reproches. Je comuniquai mon deſſein à ma Société , qui , par mes ſoins , ſe trouvoit encore plus nombreuſe ce jour là qu'à l'ordinaire. On y aplaudit ; & choſe rare , il ne ſe trouva dans cette ocaſion , pas une ſeule Femme contredifante : Toutes convinrent de la juſtice des griefs que je vais vous expoſer.

1°. Croiés vous , *Meſſieurs* , que le Beau-Sèxe ſoit acoutumé a être ſervi avec tant de lenteur ? Vous nous anoncés un Ouvrage fait pour nous ; vous nous en donés un Extrait pompeux , & vous nous laiſſés dans une cruelle expectative pendant plus d'une Année ? Cela n'eſt aſſurément rien moins que galant. Ma Femme de Chambre , pendant 4. Mois , eſt allée châque jour chez les

Distributeurs du Journal, qui font aussi charges du débit de cet Ouvrage, & chaque jour elle m'a donné de nouveaux sujets d'é-mouvoir ma bile, en ne me rapportant point le Livre que je souhaitois. Plusieurs de mes Amies se sont trouvées dans le même cas que moi, & toute nôtre ressource étoit de donner essor à nôtre humeur chagrine, de beaucoup crier contre vous, de brusquer souvent nos Amans, de chasser nos Domestiques & d'avoir quelquefois recours aux Médecins. Vous nous auriez évité tous ces désagrémens, pour peu que vous eussiez connu vos intérêts : Dans sa nouveauté *Aglaé* auroit été dévoré; on auroit été de mode, qu'autant qu'on en n'auroit toujours eû un Exemplaire à la Main par contenance. Pour moi je tremblois de ne pas être des premières à en avoir. Je me proposois d'en mettre un sur ma Toilette, un dans mon Cabinet de retraite, un dans mon Pavillon du Jardin, un sur ma Cheminée; que fais-je enfin, j'en voulois par tout : Le dépit de ne les pas voir arriver, me fit faire le Vœu de n'en point acheter, & j'ai eû d'emprunt celui dont j'ai fait la lecture. Si un grand nombre de Femmes ont pensé come moi, voies, *Messieurs*, qu'elle perte vous faites!

II. Mon second Grief, qui a encore pour objet cette Anonce précoce, c'est, *Messieurs*,

que vous avés empiétés sur nos Droits, en portant un jugement d'un Ouvrage, qui par son Titre n'étoit ressortissant que de nôtre Tribunal. Vous défiés vous de nôtre goût ? Celà seroit trop injurieux. Regardés vous l'Ouvrage come au dessus de nôtre sphère ? En ce cas le Livre ne vaudroit rien puis qu'il ne répondroit pas à son Titre. Il doit être fait en nôtre faveur, à nôtre seul usage ; c'est donc à nous seules à décider de son mérite, c'est nous seules qui sommes en droit & qui pouvons l'apprécier.

III. Nous sommes acoutumées à n'avoir sous les yeux, que les Papiers les plus magnifiques. La *Hollande* ne produit rien de trop beau pour nous ; les tranches dorées ne sont point épargnées, lors que cela nous regarde, & cependant vous ne ménagés point nôtre délicatesse à l'égard du Papier, qui n'est point aussi beau qu'il devoit l'être. C'est un bonheur que vous aiés un peu réparé cette inattention, par la bonté du caractère & l'exactitude de la correction.

Vous voies, *Messieurs*, que mes accusations sont graves : Impatier les Dames d'une façon aussi impardonable, & lésér leur Autorité en empiétant sur leurs Droits, peut on se rendre plus criminels à l'égard du Beau-Sexe ? Ma Société, qui est la plus nombreuse de cette Ville, & par conséquent

compétante pour ce District , a rendu un Arrêt par lequel, Elle casse & anulle de sa pleine Autorité, l'Anonce que vous avés faite d'AGLAE' PHILOSOPHE, come prématurée & propre à exciter nôtre impatience & nôtre courroux : Défense à tout Lecteur féminin de relire jamais cette Anonce ni d'y puiser aucune idée. Elle condanne en outre tous les éloges que vous avés doné audit Ouvrage & enjoint à toutes les Femmes de s'oposer de toutes leurs forces à ce qu'aucun Home en parle ni en bien, ni en mal, vû que ce seroit s'arroger un Droit qui n'appartient qu'à elles.

Ayant ensuite pris l'Ouvrage en considération, nous avons voulu rendre le Public sachant du Jugement que nous en portons, afin que chacun ait à s'y conformer :

1°. A la première Lecture, ce Livre nous paroît abstrait; il est vrai qu'il devient clair à une seconde.

2°. La Question des Idées est bien tournée, mais il s'y trouve des détails ennuyeux pour des Dames.

3°. Il y a des termes qu'il auroit encore été à propos de définir.

4°. La Morale en est très bonne, & l'on y trouve un fond d'Instructions excellentes.

5°. Le mélange de Littérature dont on l'a parsemé, mérite des applaudissemens.

Voilà,

Voilà, *Messieurs*, notre Décision irrévocable. Nous avons tâché d'éviter que notre colère ne nous rendit injustes à l'égard de l'Ouvrage, je crois cependant que nous n'aurions pas été si laconiques sur son éloge, si vous ne nous aviez pas si cruellement ofensées. Je suis

Vôtre fort irritée Servante.

GENEVE.

EMILIE L***.

LIVRES NOUVEAUX.

DE LA RELIGION CHRETIENNE, *traduit de l'Anglois, de Mr. ADDISSON, avec un Discours préliminaire, des Notes & des Dissertations du Traducteur, par GABRIEL SEIGNEUX DE CORREVON, Conseiller à Lausanne, de la Société d'Angleterre, pour la Propagation de la Foi Chrétienne, de l'Académie des Belles Lettres de Marseille &c. A Lausanne chez Pierre Verney 1757. 8vo. Tom. I. 268. pag. Tom. II. 294. pag.*

On ne sauroit assés louer un Gentilhomme, un Magistrat, un Home d'esprit & de faveur, qui veut bien consacrer son loisir à la défense de la Religion, que tant d'Esprits frivoles ataquent aujourd'hui, avec si peu de ménagemens. Mr. SEIGNEUX s'est fait

conoitre par des Productions de plus d'une espèce. Nous sommes redevables à ses talens pour la Poésie de fort belles Pièces, inserées dans le *Journal Helvétique*, & nous devons déjà à son zèle pour la Religion la Traduction d'un Discours du célèbre Mr. DE HALER contre l'Incrédulité. L'Ouvrage d'*Adisson* a été traduit en Allemand par Mr. *Sprengen*, Professeur en Eloquence & en Poésie à *Leipfic*, & il méritoit de paroître en François. L'Auteur *Anglois*, si connu par des Ouvrages immortels, démontre dans celui-ci la vérité des Faits évangéliques par le témoignage des Païens les plus éclairés & des Juifs les plus opiniâtres, les uns sans sortir du Paganisme ou du Judaïsme, les autres devenus les Défenseurs & bientôt les Martyrs des Vérités qu'ils attestent. Le Traducteur a rapporté les Passages mêmes, qui n'étoient qu'indiqués; il les pèse, il les compare, quelque fois il les rejette: C'est le sujet de ses Notes, qui deviennent autant de Dissertations. Il y a, dans ces Remarques, des Questions très importantes, sagement & judicieusement discutées; ce qu'il faut penser de la Lettre d'*Abgare* à J.C. & de la Réponse du Sauveur; des Actes & de la Lettre de *Ponce-Pilate*; des *Ténèbres* survenus à la mort du Sauveur; du *Dénombrement* fait à sa Naissance; de la Cessation des *Oracles* du Gentilisme; de la Lettre

de *Marc Aurèle*, où il témoigne que les Prières des Soldats Chrétiens obtinrent du Ciel la pluie, pour apaiser la soif de son Armée en *Germanie*; de l'Entreprise de *Julien* pour le rétablissement du Temple de *Jérusalem*. A la fin du second Volume se trouvent deux Dissertations, où règnent autant de sagesse que d'érudition, l'une sur les Oracles des Sibilles avant & après l'établissement du Christianisme; l'autre sur la durée du Pouvoir miraculeux dans l'Eglise au delà du tems des Apôtres. Mr. *Seigneux* en avoit promis une troisième de Mr. *De Cheseaux* qui n'a pû être ajoutée, pour ne pas trop grossir le Volume. Il est à désirer que le Public la retrouve ailleurs.

L'Ouvrage même de Mr. *Addison* est divisé en IX. Sections, & chaque Section en plusieurs Articles. La lecture de ce Livre est intéressante & instructive.

MR. BERTRAND, Premier Pasteur de l'Eglise *Françoise* de *Berne*, Membre des Académies de *Berlin*, de *Gottingue*, *Leipzig* & *Maïence* publia l'Année dernière un Mémoire Historique sur les Tremblemens de Terre de la *Suisse*, avec quatre Sermons prononcés à cette occasion. On lui a demandé quelque chose de plus, des Recherches physiques sur les Causes de ces terribles

Phénomènes. Il a satisfait aux desirs de ses Amis, par des *Mémoires Historiques & Philosophiques, sur les Tremblemens de Terre*, qui viennent de paroître à la Haie, chez Pierre Goffe junior, Libraire de S. A. R. un Vol. in 12. de 326. pages. Ces Mémoires sont au nombre de huit, dont voici les Titres :

I. Mémoire. *Théorie générale des Tremblemens de Terre.*

II. Mémoire. *Rélation chronologique des Tremblemens de Terre de la Suisse, depuis le V^{me}. Siècle jusqu'à nos jours.*

On a joint dans cette rélation, les Tremblemens des autres Pais, qui coïncident avec ceux de la Suisse. On y fait en particulier observer ces Secouffes, qui semblent parcourir tout le Globe de la Terre.

III. Mémoire. *Rélation de ce qui a été observé en Suisse le 1er. Novembre 1755. avec un Detail de quelques Faits, qui y ont du rapport & qui se sont passés ailleurs.*

IV. Mémoire. *Rélation des Tremblemens de Terre observés en Suisse, depuis le 9. Décembre 1755. avec quelques Détails des autres Pais, qui se rapportent à ces Phénomènes.*

V. Mémoire. *Observations faite dans le Haut-Valais, depuis le Mois d'Octobre 1755. & Rélation des diverses secouffes qu'on y a senti depuis le 1er. Novembre.*

VI. Mémoire. *Recherches Physiques sur*

les Causes naturelles des Tremblemens de Terre.

VII. Mémoire. *Les divers Phenomènes des Tremblemens de Terre.*

VIII. Mémoire. *De la Propagation ou de la Simultanéité des Tremblemens de Terre.*

Nous nous bornons à cette Annonce d'un Ouvrage, qui répond parfaitement à la réputation de l'Auteur. L'on aimera mieux le lire en entier que d'en voir ici un simple Extrait.

MR. *Gottlieb HALLER*, Fi's du célèbre Mr. l'Aman *HALLER* vient de publier à *Berne*, dans l'Imprimerie de Mr. *Hortin*, une Brochure intitulée : *Specimen Bibliotheca Historiae Helvetiae*. Ce jeune Savant y annonce le dessein qu'il a de doner avec le tems une Bibliothèque Historique de la *Suisse*, où il se propose d'offrir un Catalogue raisonné de tous les Auteurs qui ont écrit tant sur l'Histoire Naturelle que sur l'Histoire Eclésiastique & Politique de ce Pais; il souhaite de profiter des Conseils des Savans de *Suisse*, sur la méthode & l'exécution de son entreprise, & il espère qu'ils voudront bien lui fournir des Matériaux en conséquence.

Cet Echantillon montre beaucoup de goût & de savoir & sa lecture done de l'impatience pour l'Ouvrage meme, qui sera intéressant pour tous les Amateurs de l'Histoire des Lettres de *Suisse*.

ON débite actuellement à *Genève*, chez les Frères *Philibert* les Livres suivans :
Mercuré Danois, qui s'imprime à *Copenhague*, par voie de Soufcription, chèque Mois un Vol. in 8vo. de 112. pages franco à *Genève* pour 36. Sols de *France*, foit L. 21. & 12. f. l'Année dont on paiera la moitié d'avance, en recevant le Mois de Juillet 1757. On fournira les Années précédentes fur le même pié à ceux qui les fouhaiteront.

Gazette Univerfelle de Commerce, fuivant le Plan de Soufcription, dont nous avons déjà parlé.

Les Faits mémorables de FREDERICH le Grand, 1. Vol. in 8vo. fur deux diférens Papiers.

Mémoires de Mad. de Maintenon; nouvel le Edit. 6. Vol grand in 12. fur Papier fin à 25. Sols de *France* le Vol. & fur Papier inférieur, à 20. Sols.

ÉPITRE à Melle *Cur****.

LE Souverain des Dieux réfléchissant un jour
 Sur les Déesſes de ſa Cour ,
 N'en trouva point qui fut en tout parfaite.
VENUS a la Beauté ; mais c'eſt une Coquette
 Qui veut ramener tout à foi ;
 Fourbe, légère & qui n'a d'autre loi ,
 Que ſon caprice ou ſa foibleſſe.
MINERVE a reçu la ſageſſe ;
 Mais par ſa pruderie & ſes ſombres humeurs ,
 Elle éloigne tous les Cœurs ;
 Sage , elle veut tant le paroître ,
 Qu'on croiroit qu'elle ne l'eſt pas ,
 Ou bien qu'elle a regret de l'être :
 Auſſi les jeux charmans ne ſuivent point ſes pas ;
 Plus crainte qu'elle n'eſt aimée ,
 Des ris , a ſon aſpect , la Troupe eſt alarmée ;
 Les doux plaiſirs craignent ſa voix.
 On ne peut de **DIANE** excuſer la folie ,
 De faire conſiſter le Bonheur de ſa vie
 A courir toujours dans les Bois.
HEBE' , comptant ſur ſa jeuneſſe ,
 Rit ſans ſujet , chante ſans ceſſe ,
 Du ſeul **MOMUS** écoute les Diſcours ,
 Ou ſolatre avec les Amours.
MELPOMENE & ſes Sœurs , ſur le Pindé juchées ,

Toujours à l'Etude atachées,
 Lisant, ou composant quelque nouvel Ecrit,
 S'entétent tant de bel Esprit,
 Que de leur savoir orgueilleuse,
 Ce ne font que des précieuses.
 Les GRACES, dont l'atrait charmant
 Fait de l'amour les véritables Armes,
 S'empressent à paroître, & cet empressement
 Détruit la moitié de leurs charmes.
 Hélas! en soupirant, continua JUPIN,
 Que dire de JUNON, l'impérieuse Dame?
 C'est ma Femme, hélas! c'est ma Femme;
 Ainsi le veut l'inflexible Destin.
 Quoi que sous les dehors d'une Vertu sévère,
 Moins Divinité que Mégère,
 Elle chasse bien loin la Paix & les Amours,
 Elle est ma Femme hélas! & le sera toujours,
 Que puis-je dire de CYBELLE.
 Des Dieux, Mère sempiternelle?
 Pour un jeune Berger ses desirs furieux,
 Lui firent tourner la Cervelle.
 THETIS abandonant les Cieux,
 Pour un Trône de Coquillages,
 De la Divinité borne les avantages
 A se voir Reine des Poissons,
 À comander aux Flots, à causer des Orages.
 La rustique CERES n'est propre qu'aux Moissons.
 Les atraits de POMONE & les charmes de FLORE,
 Dépendent aussi des Saisons.

Quelque belle que soit l'AURORE ,
Sa beauté s'éface au grand jour.

Non , non , je ne vois rien encore
D'affés parfait dans la célestę Cour.

Mais ce que l'Olimpe ne renferma jamais,
nous le voyons en vous , belle , charmante &
vertueuse , vous ne conoissés ni caprice , ni
pruderie , ni affectation.

Parfaite , les Destins vous montrent sur la Terre
Pour jour du tribut qu'on doit aux Immortels ,

Nos cœurs feront autant d'Autels
Faits pour vous présenter un hommage sincère
De respect & d'amour.

C'est le plus doux soin de ma vie ;
Que de m'en aquiter en secret chaque jour ,
Mais aujourd'hui je le publie.

Oui , charmante , ou plutôt Divine
Cur.... je ne puis me refuser à ces sentimens.
Vous fournissés vous seule le Modèle des
Beautés que *Xeucis* ne peut trouver réunies,
& quand je joindrois à cette beauté la sagesse
de *Minerve* , rendue aimable par la douceur
des Graces & le badinage d'*Hebé* , votre Por-
trait resteroit imparfait. Je me hâte de si-

nir, pour ne pas alarmer votre modestie. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect & l'amour le plus tendre. Votre &c.

DES ***.

GENEVE.

EXTRAIT

De l'Opéra intitulé : LES SURPRISES DE
L'AMOUR.

CET Opéra a été représenté par l'Académie Royale de *Musique* avec beaucoup de succès. Nous en donnerons ici un petit Précis.

Le sujet de la première Entrée est l'ENLEVEMENT D'ADONIS. La Scène est dans le Bois de *Diane*: L'Amour en fait l'ouverture par ces Vers, qui font une Exposition des plus heureuses & des plus précises ;

Pour surprendre *Adonis*, j'abandonne les Cieux ;
C'est l'Amour, qui le suit ; c'est *Vénus* qui l'adore ;
Diane trop long-tems le dérobe à nos yeux.
C'est ici chaque jour qu'il devance l'Aurore ;
Et je viens, plus touché de l'emploi glorieux
D'instruire un jeune Cœur des secrets qu'il ignore,
Que de régner sur tous les Dieux.

Adonis paroît. L'Amour s'éloigne un mo-

ment pour l'observer. *Adonis* se plaint du trouble de son Cœur où les desirs comencent à naitre : La Chasse cesse d'avoir pour lui les mêmes charmes. L'Amour reparoit sans Armes, & feignant de s'être égaré, il demande à *Adonis*, s'il n'auroit point vû l'Amour ? *Adonis* témoigne l'éfroi qu'il a de ce Dieu, qu'on lui a peint come un Monstre dangereux : Le Fils de *Vénus* lui répond :

Hélas ! Peut-on le craindre ? Il est fait come vous.
 Dans un âge si tendre, avec des traits si doux,
 Le Dieu qui fait aimer, le Dieu qui rend aimable,
 Est-il un Monstre redoutable ?

L'Amour ; dans la suite de cette Scène, se fait conoitre à *Adonis* & lui parle en faveur de *Vénus*. *Adonis* s'écrie :

Au trouble de mon Ame, au charme de sa Voix,
 Pouvois-je au Ciel le méconoitre ?

Une simphonie agréable anonce l'arrivée de *Venus*. Les Graces la dévancent. Elles environent *Adonis*, qui ne fait d'abord à laquelle il doit doner la préférence. *Venus* paroît & fixe son choix. La Déesse reste seule avec lui & lui demande,

S'il étoit un autre Séjour,
 Où la voix du plaisir se feroit seule entendre,

Où toujours adoré, vous feriez toujours tendre...
 Quitteriez-vous ces lieux pour un séjour si doux ?

Parlés !

Adonis répond,

Déesse y feriez vous ?

VENUS

Oui, charmant *Adonis*, j'y serois pour vous plaire,
 Pour jouir d'un bonheur, qui fixe tous mes vœux

Pour y bruler de tous les feux

Qu'Amour peut alumer dans le sein de sa *Mère* !

Fuies une Loi trop sévère ;

Je garde un sort plus doux au plus beau des Mortels.

Venés partager à *Cythere*

Et ma tendresse & mes Autels.

ADONIS jettant son Javelot.

Ah ! je vous suis partout ; c'est l'Amour qui l'ordonne,
 Eh ! qui pourroit lui résister ? ... —

La Scène finit par un Duo, qui est interrompu par un bruit de Chasse. L'Amour rentre tout éfraié en disant :

Diane assemble ici sa Cour

Fuions, sortons de ce séjour,

Et cherchons dans les Airs une route nouvelle.

L'Amour, *Venus* & *Adonis* sortent ensemble. Des Chasseurs & des Nymphes en-

trent en dansant & forment un petit Diver-
tissement, bientôt troublé par l'arrivée de
Diane, qui se plaint que l'on vient d'enle-
ver *Adonis* & de le soustraire à ses Loix :

L'Amour a-t-il séduit sa crédule innocence !

Cruel, je reconois tes coups :

Courons, courons à la vengeance ;

Volons sur ses pas, armons nous.

*Mercur*e descend du Ciel & dit à *Diane*,
qu'*Adonis* va paroître à ses yeux, mais
qu'elle craigne de se laisser surprendre.
Vénus paroît en même tems sur un Nuage,
aïant devant elle l'Amour & *Adonis*, dégui-
sé sous les mêmes Traits & avec les mêmes
Atributs. Elle les présente tous deux à
Diane, en lui disant de choisir si elle l'ose.
Diane, qui craint que son choix ne tombe
sur l'Enemi qui l'ofense, sort indignée après
avoir répondu fièrement à *Vénus*,

Garde un Ingrat que je te livre :

Dès qu'il a pû te suivre,

Il n'est plus digne que de toi.

Vénus triomphe. Le Théâtre change à
la Voix de l'Amour, & représente les Jar-
dins d'*Amathonte*, ornés de Berceaux & de
Portiques dorés. Cette entrée est heureuse-
ment terminée par le Balet de *Diane* & d'*En-*

dimion, amené tout naturellement par ces paroles de l'Amour à *Adonis* :

Diane, que tu crois si fière & si sauvage,
N'a pas toujours gardé son Cœur ;
Et je veux que ces Jeux te retracent l'image
Du Berger qui fut son Vainqueur.

LA LIRE ENCHANTE'E forme le sujet de la seconde Entrée. Le Théâtre représente un Valon champêtre, au pied du Mont *Parnasse*, dont on voit les deux Coteaux couverts de Palmiers, avec des Trophées qui caractérisent les Muses & les Arts. La *Sirène Parthenope* comence l'Acte par ces Vers :

Charme de mon Vainqueur, doux accens de ma Voix,
Formés avec mes Yeux un si tendre langage,
Qu'il puisse écouter mille fois
Et mes sermens & mon hommage,

Ce Vainqueur est *Linus*, qui paroît avec *Uranie*, dont il est l'Elève. *Parthenope* s'éloigne en disant que son Amant doit s'échapper pour l'entretenir. *Uranie* exhorte *Linus* à chanter ce que la Poésie a de plus grand, come les Exploits d'*Apollon*, les Titans renversés, la mort du Serpent *Pitbon*. *Linus* lui répond

Ce sublime essor m'épouvante;
C'est l'Amant d'*Issé* que je chante.

U R A N I E .

Se penchant aux douces erreurs,
 Annonce déjà la tendresse :
 Gardés vous, gardés vous sans cesse,
 Du piège des folles ardeurs.

La Muse se retire; la Sirène revient accompagnée des Silvains & des Driades & chante sur la Lire :

Venés tous écouter ma Lire,
 Avec elle écoutés mes Chants;
 L'Amour en forme les accens,
 Et c'est le plaisir qu'elle inspire.

Les Faunes & les Driades forment un Balet champêtre au son de la Lire de *Parthénope*, *Linus* paroît, & le Balet fini, il reste seul avec *Parthénope*, qui lui témoigne la crainte qu'elle ressent, que les Muses ne l'emportent sur elle : Non, répond-il tendrement :

Non, ce n'est qu'à vos Loix,
 Que *Linus* charmé veut se rendre.

Les trouverois-je ailleurs, ces charmes que je vois ?
 Cette Voix que j'adore, où pourrais-je l'entendre ?

P A R T H E N O P E .

Ah ! si vous l'écoutés, vous la rendrés plus tendre.

Elle chante.

Lorsque *Venus* sortit du sein de l'Onde,
 Son regard sur la Terre enfanta le desir.
 L'espoir de tous les Cœurs vint bientôt se saisir ;
 Et l'Amour achevant les délices du Monde,
 Dona la naissance au plaisir.

Parthénope & *Linus* confirment leurs flammes mutuelles par un Duo. Pour punir les Muses, doiser condamner l'ardeur que les Sirenes inspirent par leurs Chants voluptueux, elle veut qu'*Uranie* à son tour en éprouve toute l'ivresse. La maligne Sirène suspend à cet éfet à un Arbre, une Lire enchantée, qui pénètre d'amour ceux qui la touchent.

Parthenope aperçoit *Uranie* & sort avec *Linus*. La Muse porte ses premiers regards sur la Lire. En la prenant, elle est surprise que les premiers sons qu'elle en tire soient des sons amoureux ;

Douce Volupté d'un Cœur tendre,
 Triomphés de tous les plaisirs,

La crainte l'arête d'abord, mais elle se rassure en disant,

Ce sont de vains acords qu'emportent les Zéphirs.

Elle continue & fait entendre cet Air enchanteur qui la subjugué :

La Sageffe est de bien aimer

Et d'aimer toujours sans partage :
 On est heureux , si l'on peut s'enflamer ,
 Si l'on est constant , on est sage :
 La Sageſſe eſt de bien aimer &c.

Linus paroît & la Muſe qui , par l'enchantement de la Lire , a revêtu les ſentimens d'une Sirène , lui déclare librement l'Amour qu'elle ſent pour lui. *Linus* lui avoue qu'il ſeule d'une ardeur des plus tendres , mais qu'une autre eſt l'objet de ſa flamme & qu'*Apollon* conſent de l'unir à *Parthénope* qu'il adore.

Tout à coup le *Parnaffe* eſt éclairé. *Apollon* , ſuivi des Muſes , en deſcend & rompt l'enchantement qui troubloit la Raiſon d'*Uranie* , en lui donant ſa Lire , à la place de celle qu'elle avoit. Il chante enſuite :

Acourés Muſes & Sirènes ,
 Venés féconder mes deſirs.
 Que vos Talens unis forment les douces chaines ,
 Qui mènent aux plaiſirs.

Terpſicore arrive. Elle donne des leçons aux Faunes , qui font des pas réguliers. Il ſe mêlent aux Muſes & aux Sirènes , & terminent l'Acte , par un Ballet général.

L'ouverture de la troiſième Entrée eſt brillante. Le ſujet eſt ANACREON. La Scène eſt à *Theos* , dans l'Apartment de ce

Poète, qui est orné pour une Fête. On y voit les Statües de l'Amour & de *Bachus*. *Anacréon* y paroît à Table avec plusieurs Convives. *Lycoris*, sa Maitresse, est à la tête d'une troupe de jeunes Esclaves, qui leur versent à boire & qui dansent autour d'eux en les couronnant de Fleurs. L'Acte comence par ce Chœur :

Règne, ô Divin *Bachus*, enflame nos Esprits,
 Que le transport de ton yvresse,
 A chaque instant renaisse
 Avec la tendresse & les ris.

Règne ô Divin *Bachus*, enflame nos Esprits.

Anacréon adresse ensuite ces jolies paroles à *Lycoris*, dans le moment qu'elle lui verse à boire :

Nouvelle *Hébé*, charmante *Lycoris*,
 Vole répands les Fleurs, qui parent ta jeunesse;
 Verse nous le Nectar, fais le couler sans cesse.

Charmante *Lycoris*,
 Sois dans ce Temple heureux l'adorable Prêtresse
 De tous les Dieux que je chéris.

Le Chant d'*Anacréon* rend la Danse de *Lycoris* plus vive, & la Danse de *Lycoris* donne à son tour plus de gaieté au Chant d'*Anacréon* :

Point de tristesse
 Passons nos jours

Dans les amours
Et dans l'ivresse.
Buvons sans cesse
Aimons toujours.

Ces Chants sont interrompus par une Simphonie bruiante & la Fête est troublée par l'arrivée de la Prêtresse de *Bachus*, qui entre avec une troupe de Femmes inspirées, représentant les *Ménades* & portant des *Thirses* & des Flambeaux. Elles renversent tout; brisent la Statue de l'Amour; arrachent *Lycoris* des bras d'*Anacréon* & sortent victorieuses.

Anacréon reste seul & se livre au Sommeil. A peine est il endormi, qu'il est réveillé par le bruit d'un Orage affreux & par les cris d'un Enfant, qui se plaint qu'il va périr. Cet Enfant est l'Amour. *Anacréon* attendri, court ouvrir à ce Dieu, qui paroît en habit d'Esclave, dans un grand désordre. Il lui demande quelle est sa Patrie & son Maître? Le faux Esclave répond qu'il est né à *Cythère* & qu'il sert *Lycoris*. Un Ingrat, dit-il,

Un Ingrat qu'elle aimoit la quite avec mépris ;

Le couroux s'est emparé d'elle ;

J'ai moi même éprouvé ses transports furieux ,

J'ai fui sa disgrâce cruelle ,

Et mes pas égarés m'ont conduit en ces lieux.

A N A C R E O N.

Quel est donc cet Amant coupable ?

L'AMOUR.

Ah ! de tous les Mortels , il fut le plus aimable !

Avant ce jour ,

C'étoit l'Amour ,

Qui tenoit chez lui son empire.

Les Graces montoient sa Lire ,

Les Jeux venoient à l'entour

Danser , folatrer & rire.

Aujourd'hui la fureur d'un bachique délire ,

Les a bannis de ce séjour.

ANACREON.

Le déclin de l'âge

Peut-être l'engage

A quitter leur Cour.

On suit avec moins de peine ,

Un Vieillard come *Silène* ,

Qu'un Enfant come l'Amour.

L'AMOUR.

L'Infidèle sur ses traces

Guideroit encor les Graces ;

Et je fais que *Lycoris* ,

De l'Amant qui l'abandonne ,

N'auroit pas donné l'Automne ,

Pour le Printems d'*Adonis*.

Anacréon considère alors plus attentivement l'Amour déguisé & le reconoit :

Mais vous que j'observe à mon tour ,
Enfant mystérieux , que je cherche à conoitre . . .

Esclave... Ah! vous êtes mon Maître,
Et je suis aux pieds de l'Amour.

Rendez moi *Lycoris*, je quite tout pour elle.

Les Grâces ramènent *Lycoris*, que l'Amour présente à *Anacréon*. Les *Ménades* reviennent pour troubler cette union, mais l'Amour, qui se fait conoitre, arrête leur transport par cet Air :

L'Amour est le Dieu de la Paix :
Règné avec moi, *Bachus*, partage mes Conquêtes.
Je lance par tes mains de plus rapides traits ;
Viens, triomphe, embélis nos Fêtes,
Mais ne les trouble jamais.

La Statue de l'Amour est rétablie : Les Suivans de *Bachus* vont porter à ses pieds leurs Thirses & leurs Couronnes. La suite de l'Amour de son côté, va orner de Mirthes & de Fleurs la Statue de *Bachus*. Tous réunis chantent

Quel bonheur pour nous ! quelle gloire !
Tout s'unit pour nous enflamer ;
Bachus ne défend pas d'aimer
Et l'Amour nous permet de boire.

E N I G M E

ON me voit en tout tems , aux regards des
Mortels ,

M'offrir avec magnificence

Et pour les ornemens du Trône & des Autels ,
Un Art industrieux m'a donné la naissance.

Mais quoi qu'il me destine à la pompe , à l'éclat ,
C'est là mon plus foible avantage :

Je forme le Héros , j'afermis son courage ,
Et je deviens l'apui du plus puissant État.

Bien plus , le Philosophe au milieu des Siffèmes ,
Que feroit-il , fans mon secours ?

C'est à moi que sont dus ces beaux Vers, ces Poèmes,
Dont mille beaux Esprits embélistent nos jours.

Quel caprice ! Parmi la plus triste indigence ,
Du fort je chéris les revers ;

Tandis que dans les bras d'une noble opulence ,
Esclave infortuné je gémis dans les Fers.

Enfin , voici Lecteur , le nœud de ce Mistère ,
Compagne de l'Humanité ,

L'on me voit tout à coup du sein de la misère ,
Voler avec ardeur à l'immortalité.

A V I S.

LE Village de la *Chauxdefond*, dans le Comté de *Neûchâtel en Suisse*, aiant fait une Loterie, sous l'Autorisation du Gouvernement, done avis au Public, que la première Classe se tirera publiquement, sous les yeux du Magistrat du Lieu le 20. Septembre prochain: Et come il reste encore quelques Billets, ceux qui en souhaiteront avant ce tems là, pourront s'adresser à Mr. le Maitrebourgeois Bourgeois, à Mr. *Josué Favargier*, du grand Conseil, & à Mr. *Perlet* à *Neûchâtel*; & à la *Chauxdefond*, à Mrs. *Faure & Sagne*, qui en sont Collecteurs.

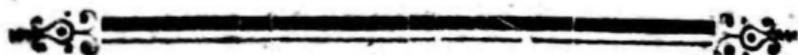
Le Fond de cette Loterie est de L. 30000. de France. Elle est composée de 3000. Billets & de 1500. Lots, divisés en deux Classes. La Mise pour la première Classe est de L. 4. de France & de L. 6. pour la seconde: Enforte que la totalité du Billet est de L. 10 de France, que l'on pourra paier à la fois si on le préfère.

Dans la première Classe, il y a un Lot de L. 1000. un de 500. un de 200. trois de 100. quatre de 50. dix de 20. quatre vingt de 10. quatre cents de 5.

Dans la seconde Classe, un Lot de L. 5000. un de 2000. un de 1000. trois de 400. qua-

tre de 300. cinq de 150. dix de 100. vingt cinq de 50. cinquante de 28. cent de 20. huit cents de 10.

Pour tous fraix de la Loterie, les Collecteurs prélèveront le 10. pour 100. sur les Lots, qui se paieront exactement 15. jours après le Tirage de chaque Classe.



T A B L E.

L' Abeille Literaire X. Essai.	P. 123
Esculape ou les Petites Maisons.	135
Réponse à la Lettre adressée à Mr. de Voltaire.	156
Essai sur les Bienfaisances.	163
Réponse aux Remarques critiques sur l'Histoire de Justin	179
Questions de Droit Naturel.	196
Reflexions sur le Goût.	198
L'Ami des Lettres au Traducteur de Sétý.	205
Histoire Ecoissoise.	208
Lettre d'une Dame aux Editeurs à l'occasion de l'Ouvrage intitule Aglaé Philosophe.	221
Livres nouveaux.	225
Epitre à Melle. O	231
Extrait des Surprises de l'Amour. Opera.	234
Enigme.	246
Avis.	247



